



Action Poétique

révolutions



Bernard Noël

Nouvelles de Tunisie & d'Égypte

Awlad Ahmed - Nicolas Puig - El General - Ramy
Donjwan - Jean-Charles Depaule - Menha el Batraoui

Nouveaux poètes du Brésil

Ricardo Aleixo - Marcio-André - Marcelo Ariel
Fabricio Carpinejar - Simone Brantes - Nora Fortunato
Marilia Garcia - Paula Glenadel - Karinna Gulias
Eduardo Sterzi - Inês Oseki-Dépré

&

Édith Azam - Patrick Beurard-Valdoye - Christophe
Lamiot Enos - Yves di Manno - Patrick Varetz

Sawâ nib al-Üschshâq

Lorsque l'amour existe réellement, l'amant devient la nourriture de l'Aimé ; ce n'est pas l'Aimé qui est la nourriture de l'amant, car **l'Aimé** ne peut être contenu dans la capacité de l'amant... **Le papillon** qui est devenu l'amant de la flamme, a pour nourriture, tant qu'il est encore a distance, **la lumière** de cette **aurore**.

C'est **le signe** avant-coureur de **l'illumination matutinale** qui **l'appelle** et qui l'accueille. Mais il lui faut continuer de **voler** jusqu'à ce qu'il la rejoigne.

Lorsqu'il y est arrivé, ce n'est plus à lui de **progresser vers** La flamme, c'est la **flamme** qui progresse *en* lui. Ce n'est pas la flamme qui lui est nourriture, c'est lui qui est la nourriture de la **flamme**. Et c'est là un **grand mystère**. Un instant fugitif il devient son propre Aimé (puisque'il *est* la **flamme**). Et sa **perfection**, c'est cela.

Florence Pazzottu, *Incise 12*3

Bernard Noël, *Poème de la Havane*4

Quelques nouvelles de Tunisie et d'Égypte
.....11

Awlad Ahmed,

Nicolas Puig,

El General,

Ramy Donjwan,

Jean-Charles Depaule,

Lenha el Batraoui,

Pierre Wassef

10 nouveaux poètes du Brésil
.....27

Ricardo Aleixo,

Marcio-André,

Marcelo Ariel,

Fabricio Carpinejar,

Simone Brantes,

Nora Fortunato,

Marilia Garcia,

Paula Glenadel,

Karina Gulias,

Eduardo Sterzi

Présentation, traduction et notices, **Inês Oseki-Dépré**

&

Édith Azam, *Devant la porte, un paillason : la parole*69

Patrick Beurard-Valdoye, *Outrecharmelle, Porte-Joie*71

Yves di Manno, *terre sienne*83

Christophe Lamiot Enos, *Poèmes*92

Patrick Varetz, *Poèmes*100

Documents & Caetera107

Juliette Roche (1884-1980), *femme DaDa*, dans *Women in Dada*

Actualités & Chroniques108

Michel Plon, *Libres associations*108

Claude Adelen, *La chronique de poésie*
(**Charles Dobzynski**, **Andrea Zanzotto**)111

Jacques Henri Michot,
Beauté, mon beau souci... (**Olivier Rolin**)115

Louise Lambrichs, *À tout va...pensiero*118

Véronique Pittolo, *Un art de l'évanouissement*
(**Cole Swensen**)120

Anne-Renée Caillé, "Dans un monde moins baroque que votre tête",
(**Christophe Tarkos**)122

Bruno Fern, *Deux bouts*,
(**Isabelle Garron / Saskia de Jong**)125

Anne Malaprade, *Cohen singerie* (**Jacques Dupin**)129

Yves Boudier, *Revue et revues*131

Le Journal de **Joseph Julien Guglielmi**135

Liliane Giraudon / Patrick Laffont • *Crêche pudding 11*140

Lire142

Couverture 2 Page extraite de *Les intuitions des fidèles de l'amour*, dans
Henri Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*

Couverture 3 **Liliane Giraudon**, *Le mot à ne pas oublier*, *Poltronnerie*

Couverture 4 **Henri Deluy**, *Brik, à Carthage, Almadida, à Fayoum*

Florence Pazzottu, *[apoe]*

Incise 12

Marseille. Arrivé en France il y a presque dix ans, Monsieur Hanifi Kapan y a rencontré sa femme, Elif, venue rejoindre sa soeur et ses deux frères installés dans le Vaucluse et bénéficiaires de titres de séjour. Ensemble, Hanifi et Elif ont eu trois enfants, Abdullah, Hatice, et Kübra. Maçon, Hanifi a travaillé et cotisé en France pendant presque dix ans. Arrêté lors d'un contrôle routier, Hanifi Kapan est placé en centre de rétention à Marseille, puis expulsé ce vendredi 2 avril 2010, sans que nul n'ait été informé de sa destination.

Choisy-le-Roi. Monsieur Eugeniu Ciobanu y habitait avec sa femme, rencontrée en France en 2003, et leurs deux enfants, nés en France en 2005 et 2007, tous deux scolarisés. Vétérinaire en Moldavie, Eugeniu avait dû se reconvertir, car son diplôme n'est pas reconnu par la France. Une société de plomberie et d'électricité venait de lui faire une promesse d'embauche, et la famille allait pouvoir prétendre à un titre de séjour régulier. Dans deux mois, cela allait faire dix ans qu'Eugeniu était sur le sol français. Eugeniu Ciobanu a été arrêté, mis en rétention et expulsé douze jours plus tard, ce vendredi 29 octobre 2010.

Drancy. Née en 1960 en Thaïlande, Mme Villaya Chayapetch, épouse Boonkhong, vivait en France depuis plus de dix-huit ans. Elle avait quitté Toulouse pour la région parisienne, afin de rejoindre son frère, titulaire d'un titre de séjour, et s'y était installée avec son mari, diabétique et insulinodépendant. Arrêtée lors d'un contrôle URSSAF sur son lieu de travail, un atelier de confection à Aubervilliers, Villaya Chayapetch-Boonkhong a été expulsée vers Bangkok, ce samedi 15 janvier 2011.

Ambérieu. M. et Mme Spanca s'y sont réfugiés il y a deux ans, pour échapper aux représailles de la famille de Jéhona qui n'a pas approuvé le mariage. Les jeunes époux ont déposé en France, pour eux et leur bébé né en 2009, une demande d'asile, qui a été rejetée. En janvier dernier, Safet Spanca trouve enfin un CDI en maçonnerie et communique sa situation à la Préfecture, en vue d'obtenir une régularisation par le travail. Il n'a pas le temps d'envoyer son contrat. Au troisième jour d'essai, Safet est arrêté lors d'un contrôle de gendarmerie. M. et Mme Spanca sont alors placés en centre de rétention avec leur bébé, et expulsés de France, ce jeudi 20 janvier 2011, vers le pays qu'ils avaient fui.

Bernard Noël,^[apoe]

POÈME DE LA HAVANE

toutes ces langues que j'entends un peu
quelques mots ou davantage
toutes ces langues dont je n'entends rien
quelques sons une musique
dans chacune de la pensée s'anime
parle prend forme devient
la nature de la pensée est-elle partout
la même sous la différence d'expression
ou bien la langue change-t-elle le sens
en le conditionnant

langue ressentie soudain comme un double
une doublure et non cette bulle externe
nourrie de souffle mais un corps
engagé dans le corps une épaisseur
interne pénétrante et charnelle

désir à présent très ancien de voir
cette chair pensante sous la langue
fumant des mots vers la bouche
d'en saisir enfin toute l'empreinte
avec une farine semée à contre flot
de la sueur verbale

mais tout cela ne sera jamais qu'une image
alors que tu en éprouves pourtant la réalité
une brèche à l'instant vide le présent
une fuite où se perd la volonté d'être
cet écorché sans autre corps
que le corps de sa pensée

2

donc des mots seulement et par eux
le désir de remonter vers leur provocation
et chaque fois un échec inlassable
à croire que l'échec ouvre plus d'avenir
que son contraire et en effet que faire
de l'absolu sinon périr en lui
d'une indigestion d'être

mais qu'en est-il en nous de la langue d'en bas
celle qui va comme le vent sans retenir
même l'instant de sa caresse longue
la perception retombe ici dans sa source
et tant pis si le cœur ne va pas jusqu'aux lèvres

parfois une clarté mûrit au plus profond
sa goutte de lumière jaillit du noir
on ne sait qui de l'instinct ou de la sensation
qui a changé la place de la bouche

quelque chose remue peut-être une illusion
mais que serait une réalité illusoire
les mots reculent devant cette question
ils sentent que leur substance s'évapore
qu'un abîme s'ouvre sous la langue
les mots soudain s'enfuient
et le sens s'écroule sur lui-même

l'œil est la rotule entre le monde et nous
il voit les traits il pense le visage
il choisit le détail qui fera signe

3

une étendue comme une terre interne
sa forme échappe et la distance
bien qu'elle soit pourtant le lieu
seul son désir nous lie à elle
cette brise aussi qui passe dans les mots
quand on écrit Souffle avec la majuscule

rien à faire en dépit de l'obstination
toujours le même intouché reste au bout
cependant à chaque fois pas de répétition
un échec encore semblable encore nouveau
les flocons d'une poussière syllabique

pourquoi toujours le même vieux souci
il n'a pas partout la même urgence
quelque chose l'attise en ce pays
où je voudrais enfin un peu de vérité
chose qui remet bien sûr les mots sur le tapis

mais les yeux dis-tu les yeux font ce qu'ils peuvent
ils sèment du doute dans la vue
et n'en cèdent pas moins au plaisir de la découverte
la réalité n'est pas comme un journal
elle articule du mouvement des visages
tant d'éléments dont l'unité échappe
quand il faut la saisir toute entière
la voilà en plus qui se défait en passant
d'une bouche à l'autre et plus rien
que cette écume verbale où remuent
les restes du rêve de comprendre

4

beaucoup de poussière et la mer bleue
on restaure les pierres les façades
mais l'histoire n'en vieillit que plus vite
trop de police et trop de misère
tous les acquis s'effacent là-dessous
on voit seulement le désespoir
qui entre à reculons dans l'avenir

on ne tue pas la révolution sans tuer
l'énergie qui meut les métamorphoses

quel deuil mener après la perte
celle qui fait durer la mort dans la vie
celle qui change la vie en survie

sous l'illusion apparaît le néant
l'écriture a besoin d'enlever ce couvercle
pour dépasser sa propre vanité
le pouvoir ne l'arrache au contraire
que pour fortifier son cynisme
puis faire commerce de l'illusoire

le poème doit inclure la fatigue du poème
fatigue de la vie fatigue du politique
fatigue de la passion qui devrait pourtant
fatiguer la fatigue puis la dissoudre
l'auteur a beau regarder la mer
se dire qu'elle est toujours recommencée
l'infini refuse de recommencer le quotidien

5

que voit-on question déchirante qui ne déchire
rien que l'instant et la conscience

nous avons devant nous ce dos qu'on ne voit pas
c'est le derrière de la vue c'est visage ou façade
le lieu où se tient l'invisible
chose montrée est donc chose qui cache
n'est-ce pas la règle en politique

l'auteur dévisage ce qu'il voit ici
et fait ses comptes : quatre vingt pour cent de ruines
cent pour cent de présence policière
comment aller plus loin dans la répartition

mais tout est relatif dit la vieille voix
les enfants sont habillés éduqués nourris
uniquement privés de jouets militaires
le désespoir pour eux est remis à demain
alors qu'il se mange ailleurs au présent

autrefois l'avenir cachait la misère
maintenant la misère cache l'avenir
n'est-ce pas une situation plus juste
un acquis définitif de la vérité

l'auteur regarde au loin quelques petits bateaux
ils traînent une trace d'écume et voici
que toute cette mer devient du temps
l'invisible a envahi la vue une seconde
puis de nouveau il est trop tard en ce monde
où tout n'a lieu qu'une seule fois

6

changer la vie demeure un désir poétique
transformer le monde passe pour passéiste
car le sens n'est pas côté en bourse

ce matin la lumière est jeune sur la mer
un seul nageur dans la piscine bleue
pourquoi se poser encore des questions
il se peut qu'il n'y ait eu d'autre choix
que d'être à ce prix ou de n'être pas

mais cela bien sûr est inacceptable
comme de vivre parce que je suis en vie

condamner est l'opération la plus simple
tout la justifie dès qu'elle est en train
comprendre oblige à découdre en nous
toutes les reprises de l'information

la lumière a vieilli très vite sur la mer
en même temps qu'arrivaient les nuages

l'auteur ne trouve aucune solution
le prêt-à-penser se pratique partout
l'analyser est déjà une diversion
un masque subtil posé sur la réalité

le touriste trouve ici ce qu'il aime
le soleil pas cher et la sécurité
l'amateur de révolution ne trouve rien
pas même les débris de la légende

7

l'événement peut-il changer de nature
au point de n'être plus ce qu'il fut

voici tout à coup l'insensé
car l'événement n'a pu contenir son contraire
au moment où il était encore l'événement

l'origine est comme la virginité
une fois perdue elle reste ce qu'elle était
mais à quoi bon les paradis rêvés
aucun ange n'en rouvre jamais la porte

l'histoire n'accepte pas comme la poésie
que rien n'ait eu lieu que le lieu

c'est pourquoi les mots ne sont pas vains
eux qui détissent leur propre illusion

l'avenir est ce qui n'est pas
le présent est tout ce qui est

dès lors comment supporter de taire l'oppression
même au nom d'un futur qui promet d'être pire

*Nouvelles
de Tunisie
&
d'Égypte,* [nté]

Awlad Ahmed,
Nicolas Puig,
El General,
Ramy Donjwan,
Jean-Charles
Depaule,
Menha el Batraoui,
Pierre Wassef.

Awlad Ahmed, ^[nté]

Le papillon (Al-farâcha)

Mardi 28 décembre 2010, centre de traumatologie des grands brûlés, le président de la République tunisienne rendait visite au jeune marchand ambulancier Mohamed al-Bouazizi qui s'est immolé par le feu à Sidi Bouzid pour protester contre la saisie de son chariot par un agent municipal.

C'est en contemplant les cendres, que tu m'as aperçue :
Noire comme tes chaussures lustrées ...
Je n'ai pas la force de te regarder dans les yeux.
Je suis la Tunisie, Monsieur :
Calcinée :
Plus de cheveux
Plus d'yeux
Plus d'oreilles :
Plus de bouche
Comme tu vois je reviendrai peut-être à la vie peut-être je ne reviendrai pas...
Franche...comme le chant du coq
Ne me donne pas de crayon, mes doigts se sont envolés au ciel dans le feu de l'horrible brasier
Sens-tu l'odeur du brûlé ?
Qu'est ce que tu dis à tes deux amis ?
Qui sont ces deux là ?
...N'ont-ils pas compris que l'automne est au seuil de l'hiver ?
Je suis la Tunisie du mitan
Je vis de l'averse et du contentement
Je suis l'Autre Tunisie :
Cendre inventée

Mardi 4 janvier 2011, le jeune Mohamed al-Bouazizi s'est éteint.

En ce jour de ta mort...
Je me contenterai de mon poème et de mes cigarettes
Et je laisserai pousser mes cheveux exprès...je m'abstiendrai de les couper
Et mes ongles.
Je pleure et je marquerai avec mes larmes les points sur les lettres
Pleure-t-il avec moi...
De brûlure et de douleur

Mohamed Sghaier

Awlad Ahmed, ^[nté]

Venu pour moi le temps de choisir entre la demeure et la patrie (Extraits)

« (...) Aucun Etat au monde ne doit être autorisé à se vanter, après un demi siècle d'indépendance, d'avoir permis à ses habitants de ne plus marcher pieds nus, d'avoir la possibilité de manger à leur faim comme des bêtes, de leur avoir fourni l'électricité et d'avoir raccordé à l'eau courante leurs logis, comme s'il s'agissait de besoins superflus et non des conditions *sine qua non* de l'existence humaine, ou de déclarer trente plus tôt qu'ils ont atteint « l'âge de raison », et prétendre trente ans plus tard que, tout compte fait, ils n'ont pas atteint l'âge de raison.... »

« (...) Je connais parfaitement Sidi Bouzid et je suis fier d'en être originaire...Je ne suis pas en train d'exploiter les événements dont elle est le théâtre ni les drames auxquelles ils donnent lieu, pour continuer de souffrir de ce traitement « cutané » réservé à l'agitation populaire...Mais je me demandais quelle sera la troisième félonie qu'inventera l'imagination féconde du parti au pouvoir au soir de sa seconde vieillesse ... Je prétends dès à présent qu'aucun d'entre nous, nous qui sommes victimes de cette occupation indépendante, ne vivra au delà de quatre-vingt dix ans, pour lever un coin de voile sur les horreurs perpétrées par la pensée unique, le parti unique...sur les désastres du chef unique, de la femme unique...sur la laideur du miroir unique et de celui qui se contemple dedans, seul, livré à sa solitude.

« (...) C'est là une véritable humiliation pour l'ensemble des Tunisiens, en particulier pour ceux que cela regarde d'être Tunisiens, que de supporter, jour après jour, que leur vision soit souillée par ces portraits géants, ces mots d'ordre et ces banderoles partisans, fascistes et arriérés, qui appellent à abolir les rêves et à se prosterner plus bas encore devant les idoles.

Dans un pays qui ne tire sa fierté que de ce qu'il est « Le pays de la police », le pays de la paix et de la sécurité, il est demandé, pour la énième fois, à tous ceux qui ne désirent pas mourir de chagrin ou être assassiné, de ne pas se fier à celui qui est la cause de leur désespoir ou de leur assassinat...même s'il tombe, tout droit du ciel à l'instant même sous la forme d'un archange bleu et montre ses lettres d'accréditation en tant qu'envoyé personnel du bon Dieu lui-même. Ce même Dieu, qui s'est révélé en trois religions, qui empêche l'être humain de réfléchir avec elles, à côté d'elles ou en marge d'elles.

Les expériences des cinquante dernières années nous ont enseigné que ces gens là ne font leur *mea culpa* qu'en multipliant et en variant la palette de leurs méfaits, dans une tentative flagrante de fondre sur notre avenir, après avoir réussi à confisquer notre présent et notre passé.

Après avoir muselé les intellectuels, les hommes libres et les membres de l'opposition citoyenne, après avoir acheter les flagorneurs et les journalistes, les vedettes de la chanson et du sport, et créer une opposition dont l'allégeance surpasse parfois celle de leurs propres affidés, les voilà arrachant les pins, les oliviers et l'eucalyptus...pour en faire des gourdins avec lesquels ils fondent sur les têtes des diplômés au chômage et sur le dos des pauvres gens...à l'heure qu'il est ils songent peut-être à faire descendre l'armée dans les rues ou à faire appel à « des armées amies » afin de défendre le pays contre ce peuple patient qui les a laissés batifoler joyeusement et sans retenue pendant cinquante ans dans les allées du pouvoir.

Il n'est pas impossible qu'ils aient bâti un autre pays en dehors des frontières de ce pays, et que celui-ci soit prospère et agrémenté de jardins suspendus, de palais souterrains et de sépultures ornées. Il n'est pas non plus exclu que le développement tant revendiqué ici y soit une réalité déjà accomplie de la meilleure façon qu'il soit.

Auquel cas il leur est demandé de choisir le plus rapidement possible leur pays, pour qu'on sache exactement lequel est le nôtre et ce qu'on doit faire avec et dedans...le plus longtemps possible.

Et puis cela signifie quoi un pays où les habitants ne s'entraînent pas à mener une existence digne et à exercer en même temps leur liberté ?

Les événements de Sidi Bouzid sont nés en pleine rigueur hivernale (la plupart des événements connus de la Tunisie eurent lieu en plein hiver). J'ai gardé le silence, dans la solitude et la douleur jusqu'à ce qu'ils parlent, alors je me suis prononcé : et ce fut donc ceci sur cela.

Je suis sincèrement attristé de n'avoir pas pu allumer fût-ce un seul astre dans cette obscurité médiatique qui enveloppe le pays. »

Nicolas Puig, ^[nté]

Rayis le-bled ! (Président du pays !)

Rap et contestation politique dans le monde arabe

Les révolutions tunisiennes et égyptiennes ont été accompagnées et chroniquées par des rappers qui ainsi furent soudainement projetés au premier plan des scènes locales et internationales. L'arrestation du Tunisien El General au plus fort des manifestations eut un retentissement particulièrement important, dans le pays comme à l'étranger. Sa chanson *Rayis lebled*, qui propose une violente critique du régime, a été diffusée massivement, notamment par l'intermédiaire d'un clip visionné plus de cent mille fois sur le site Youtube. Cette présence sur la scène publique et l'influence qu'elle aurait eu sur les mobilisations populaires ont valu au « général », Hamada ben Amor, originaire de Sfax, la 74^e position au classement des personnes les plus influentes de l'année établie par la magazine américain *Time*. Cette confluence des mobilisations politiques et de la musique rap a donné lieu à l'enregistrement d'un album réunissant une dizaine de morceaux d'artistes tunisiens, égyptiens, libyens et algériens, en circulation sur le web (*Khalas, Mush ba'ïd Mixtape*, « Ca suffit ! C'est pas loin mixtape »¹).

Cette traduction artistique de la mobilisation politique, qu'elle se situe en amont ou l'accompagne, permet de mettre l'accent sur le rap dans le monde arabe, qui depuis le début des années quatre-vingt dix, à Alger et Oran², prend son essor en tant que mouvement culturel rassemblant nouvelles conventions musicales et critique sociale. En effet, de Casablanca à Gaza en passant par les grandes villes libanaises, les camp de réfugiés palestiniens du Proche-Orient, ou encore l'Arabie Saoudite³, le rap émerge actuellement dans les jeunes arabs, et au-delà, comme un vecteur puissant de messages politiques et sociaux en combinant dimensions festive et esthétique de la protestation⁴.

¹ [<http://onebigtorrent.org/download.php?id=10857&d=1>]

² Miliani Hadj, 2005 : Sociétaires de l'émotion, Études sur les musiques et les chants d'Algérie d'hier et d'aujourd'hui, Oran, Dâr al-gharb.

³ Cf. le billet « Made in KSA : le rap saoudien » sur le blog « cultures et politiques arabes » d'Yves Gonzalez-Quijano [<http://cpa.hypotheses.org/428>, vu le 25 avril 2011].

⁴ 2009, « Bienvenue dans les camps », La pensée de Midi, Arles, Actes Sud, 2, 28, 166-177.

La propension de ce genre artistique, du moins dans son versant le plus politisé, à restituer une parole inédite, restée jusqu'alors indicible, explique que son audience s'étende à de nouveaux publics devenus très attentifs à ses messages. De la sorte, cette musique universelle est appropriée localement, adaptée et mise au service d'un discours de l'ici et du maintenant, par lequel les rappers entendent dénoncer la situation économique, sociale et politique prévalant dans leur pays, leur ville et leur quartier.

La capacité du rap à utiliser des éléments sémantiques de différentes origines dans une sorte d'échantillonnage culturel conforte son pouvoir d'attraction, du moins lorsqu'il parvient à saisir dans les circulations contemporaines ce qui est susceptible de toucher le public. Il peut ainsi s'emparer de divers emblèmes politiques et réactiver des formulations identitaires pour une lecture radicale du monde.

La séduction provient également de l'adéquation de l'arabe à la scansion musicale qui lui est propre, et qui fait naître une esthétique singulière. La morphologie de cette langue permet ainsi de façon particulièrement efficace l'usage de la paronomase et de la rime qui constituent les procédés stylistiques dominant de l'écriture rap. Les traductions proposées, très imparfaites et certainement trop rapides, restituent le sens, mais échouent à faire justice de la musicalité liée à l'emploi spécifique de la langue dans les chansons⁵. Très rapidement, on notera l'inventivité linguistique, toujours liée aux impératifs de l'écriture, dont témoigne par exemple l'emploi de mots français (en italique), de néologismes et d'assonances.

Les deux textes traduits appartiennent à un corpus de chansons de rap liées aux révolutions tunisiennes et égyptiennes, où l'on voit mise en œuvre cette capacité à prendre en charge un discours politique maintenu sous le boisseau par le fait de la répression et de la censure.

Les deux exemples représentent deux moments. Le clip de la première chanson fut posté le 7 novembre 2010⁶, soit plus d'un mois avant que Mohamed Bu Azizi ne s'immole par le feu devant la préfecture de Sidi Bouzid dans une zone déshéritée de l'intérieur de la Tunisie, les paroles ont été actualisées en 2011 durant les manifestations, tandis que la seconde chanson s'insère au milieu des événements de la révolution égyptienne.

Rayis leblad. Président du pays, El General, 2010, album *Khalas*.

Mush ba3id mixtape

[http://www.youtube.com/watch?v=-jDE_LpmAIQ&feature=grec_index, vu le 24/04/2011]

La chanson s'appuie sur une scène reprise d'un média tunisien : le président Ben Ali en visite dans une école, dans un costume blanc à la coupe parfaite, les cheveux gominés, s'adresse à un enfant dans une classe pour l'enjoindre de lui faire part de ses remarques. L'enfant sollicité, visiblement terrorisé, reste muet.

⁵ Et cela malgré l'aide précieuse de Leila Garbouj et Ahmad Karaoud.

⁶ Date symbole du régime commémorant la prise de pouvoir du président Ben Ali, le 7 novembre 1987.

Président du pays
 Aujourd'hui je te parle
 À mon nom et au nom de tout le peuple
 Ceux qui vivent dans la souffrance en 2011
 Il y a encore des gens qui meurent de faim
 Et celui qui veut travailler pour vivre
 Mais sa voix n'est pas entendue
 Va donc voir dans la rue
 Les gens sont traités comme des animaux
 Les flics avec leur matraque
 Takatak, ils frappent et s'en foutent
 Puisque que personne n'est là pour leur dire non
 Même la loi qui est dans la constitution
 Ils s'en foutent
 Chaque jour je découvre une affaire
 Qu'ils ont montée de toutes pièces
 Pourtant le pouvoir sait bien qu'ils n'ont rien fait
 Dans les quartiers⁷, je vois les flics frapper les femmes voilées
 Mes mots traduisent la triste vérité
 Puisque tu es un père
 Et que tu n'accepterais pas qu'on fasse du mal à tes enfants
 Alors considère que c'est un message qui vient de l'un de tes enfants
 Qui te parle de la souffrance
 On vit comme des chiens
 La moitié du peuple vit dans l'humiliation
 Et boit le calice de la souffrance jusqu'à la lie

Président du pays
 Ton peuple est mort
 Les gens se nourrissent dans les poubelles
 Regarde ce qui se passe dans le pays
 Des drames partout
 Des gens qui ne trouvent pas ou dormir
 Je te parle au nom d'un peuple qui vit sous le joug de l'injustice

Président du pays
 Tu m'as dit de parler sans peur⁸
 Voilà, j'ai parlé, et je sais ce sont les claques qui m'attendent
 Je vois beaucoup d'injustice
 C'est pourquoi je m'adresse à toi
 Pourtant tout le monde m'a averti que j'aurai droit à la ceinture
 Jusqu'à quand le Tunisien va vivre dans l'illusion ?
 Elle est où la liberté d'expression⁹ ?
 Je n'en ai vu que le nom
 Vous l'appellez Tunis la verte
 Mais vois, Président

⁷ ahayash, néologisme construit à partir du pluriel [ahya], induit par le souci de musicalité.

⁸ Référence à la scène de l'enfant au début du clip vidéo.

⁹ « waynha hurriyyat at-ta'abir ». Devenue emblématique, l'apostrophe fut reprise notamment lors des manifestations devant l'ambassade de Libye à Londres.

*Elle est devenue un désert coupé en deux mondes
Ils volent ouvertement
Des pillages dans tout le pays
Inutile de les nommer
Tu les connais
Beaucoup d'argent devait être investi
Dans des projets, des réalisations
Des écoles, des cliniques
Des bâtiments, des rénovations
Mais les fils de chien l'ont volé, pillé et usurpé*

*Ils se gavent avec l'argent du peuple
Même une chaise, il ne la laisse pas
Le peuple a tant de choses sur le cœur qu'il veut dire
S'il n'y avait pas cette oppression
Je n'aurais pas à parler*

*Président du pays
Ton peuple est mort
Les gens se nourrissent dans les poubelles
Regarde ce qui se passe dans le pays
Des drames partout
Des gens qui ne trouvent pas ou dormir
Je te parle aujourd'hui au nom du peuple qui vit sous le joug de l'injustice
(x 2)
Ok la voix du pays
Général
2011 toujours pareil, les mêmes problèmes et la même souffrance
Président du pays (x3)
Refrain (x2)*

*Did al-Hukuma, Contre le gouvernement, Ramy Donjwan (Don Juan),
album Khalas, Mush ba'id mixtape
[<http://www.youtube.com/watch?v=MjilO77cdNY>, vu le 24 avril 2011]*

La seconde chanson, œuvre de Ramy Donjwan, mêle piano et *qanun* (cithare) pour accompagner un *flow* particulièrement fluide en dialectal égyptien. Le texte est construit sur de nombreuses assonances qui évoluent de proche en proche au fil des significations, ce qui lui confère une forte musicalité. La chanson est beaucoup plus confidentielle, ce qui témoigne d'une présence moins établie de la musique rap en Égypte qu'au Maghreb¹⁰ ; mais la palme revient en la matière aux Palestiniens d'Israël *Dam* dont le clip « Qui est le terroriste » (*min al-irhâbi*) a été visionnée près de 300 000 fois, cela depuis 2006 il est vrai.

« Contre le gouvernement » est diffusée début février 2011, au plus fort des mobilisations politiques qui aboutirent au à la démission du président Hosni Moubarak le 11 février 2011.

¹⁰ En revanche, une caricature de chanson rap brocardant Omar Soliman (L'homme derrière Omar Soliman) a été regardée plus de 200 000 fois. Il faut également souligner l'immense popularité, sans comparaison avec la chanson de Ramy Donjwan, de l'opus de la star du courant populaire urbain, Riko qui s'en prend directement au Président Moubarak (« Je ne te dirai pas mon nom »).

*Contre le gouvernement (x3)
Contre la baltaga¹¹ et l'injustice
Contre le gouvernement
Contre le gouvernant, contre le pouvoir
Contre le gouvernement
Et l'injustice dure depuis trop longtemps
Contre le gouvernement
Et il y a tant de preuves*

*Ton sang, ils peuvent le faire couler
Ton meurtre, ils le légitiment
Et ta nation, ils l'humilient
Ta religion, ils la menacent
Ta voix, ils la font taire
Ton droit, ils l'ont nié aussi
Et ton frère, ils viennent de le tuer
Et le peuple en a assez
Si tu vis, c'est pour survivre
Si tu meurs, personne ne paie le prix de ton sang
Si tu parles, tu deviens victime
Si tu bouges, ils deviennent sauvages
Politique de baltaguï
Affairisme et banditisme
Il veut nous mordre et, toi et moi, nous anéantir
L'opresseur et l'opprimé
Le gouvernant et le gouverné
Qui je vais blâmer ?*

*Vais-je blâmer le peuple qui vit sous les coups de cravache et demeure silencieux
Ou bien le gouvernement au cœur desséché qui le conduit
Que le gouvernement chute
Que le régime chute
Que la loi chute
Que les gouvernants chutent
Que les lâches chutent
Que les traitres chutent
Que chute l'honnête homme que vous humiliez*

*Refrain (x2)
Je suis contre le gouvernement
Contre la baltaga et l'injustice
Contre le gouvernement
Contre le gouvernant, contre le pouvoir*

¹¹ « Le banditisme », le baltaguï étant un bandit, un malfrat. Le terme désigne ici les hommes de main du pouvoir et notamment les individus en civil qui ont ouvert le feu sur les manifestants réunis place Tahrir au Caire et qui ont tenté de les en expulser en chargeant à dos de cheval et de chameau. Cet épisode a marqué une radicalisation des positions avec l'exigence encore plus affirmée de la fin du régime. Ce qu'illustre le slogan parti de Tunisie et repris en Égypte : « Le peuple veut la chute du régime, » ash-sha'b yurid isqât an-nizâm. Il circule désormais dans l'ensemble des pays de la région, avec des inflexions selon les situations. Ainsi a-t-on pu entendre dans des manifestations contre le communautarisme au Liban : « le peuple veut la chute du régime communautaire ».

Contre le gouvernement
Contre la trahison et la lâcheté
Contre le gouvernement
Contre celui qui accepte d'être humilié

Tous ceux la qui débarquent dans le désordre
Maintenant continuent de t'humilier
Tu n'as pas de valeur, tu ne coûtes rien
Tes gouverneurs de fait t'ont vendu
Ils te prennent pour un imbécile
Ils t'arnaquent
Ils te trompent
Ils te poussent dans les bras de ton ennemi
Ils te bombardent de propagandes
Ils te tiennent bien fermement par tes faiblesses
Autour de toi mille vipères
Qui ne cessent de te mordent
Quoique tu fasses personne ne va t'écouter
Ne comptes que sur toi même, qu'est-ce qui t'en empêche ?
C'est eux qui t'en empêchent ?
Si quelqu'un te bouscule
Vas-tu attendre de lui qu'il respecte tes droits
Il t'attrape et te tabasse
Il t'opprime, et toi tu t'es cousu les lèvres
Tu trembles sous les coups de sabots de leurs chevaux
Tu es mort et ton cerveau ne fonctionne plus
Ca suffit le sommeil, ça suffit la mort
Ca suffit de se taire
Tu vas crier à pleine voix si tu es fier :
Je suis contre le gouvernement
Car il est pernicieux
Je suis contre le gouvernement
Car je n'accepte pas la défaite

Refrain (x4)

Je suis contre le gouvernement
Contre la baltaga et l'injustice
Contre le gouvernement
Contre le gouvernant, contre le pouvoir
Contre le gouvernement
Contre la trahison et la lâcheté
Contre le gouvernement
Contre celui qui accepte d'être humilié

Jean-Charles

Depaule,^[nté]

Des photos de la place Tahrir

(le Caire, février 2011)

Conversation avec Pierre Wassef, Paris, avril 2011

Pierre Wassef - Quand je suis arrivé au Caire, le 8 février, j'ai eu l'impression d'assister à une espèce de concours, un concours de slogans, avec beaucoup d'humour, de fierté (Moubarak n'était pas encore parti, mais il y avait une joie extraordinaire d'avoir tenu depuis le 25 janvier). Il fallait..., il faut que ça rime, comme les proverbes. Il existe une longue tradition en Egypte. Je me souviens de ma grand-mère..., il fallait que ce soit en deux parties qui riment... par exemple un de ses proverbes favoris, à propos de sa bru, était : *sett^e bela gârya/ tet'amor 'al-besârya*, « une femme sans esclave/ donne des ordres aux petits poissons » (*besârya*, de tout petits poissons du Nil : du menu fretin).

Jean-Charles Depaule - Ce qui signifie ?

PW - Elle se met en colère pour un rien, mais elle n'a aucun pouvoir : les gens sans pouvoir crient très fort. Dans les slogans de la place Tahrir on retrouve cette culture du proverbe qui a une importance considérable en Egypte. Des gens parlent par proverbes : *'ala ra'y il-masal...*, « comme dit le proverbe », et que je t'en balance des dizaines...

Dans ce qui était scandé place Tahrir il y avait aussi beaucoup d'exceptions, notamment quand on criait : *ash-sha'b yurîd/ isqât an-nizâm*, « le peuple veut/ la chute du régime », on a bien deux parties mais sans la rime.

JCD - Et ce n'est pas de l'arabe de la rue.

PW - Au fur et à mesure que les slogans apparaissaient je me suis rendu compte qu'ils suivaient moins le modèle du proverbe. Celui-ci, « le peuple veut... », était le plus utilisé. Il a fait florès dans tout le monde arabe, il n'a pas été inventé par les Egyptiens, il a été mis au point par les Tunisiens - j'ignore quelle est leur culture en matière de proverbes.

JCD - Autant que je sache, en Tunisie elle est, elle aussi, fort « proverbiale ».

PW - Les formules les plus politiques utilisées place Tahrir proviennent de Tunisie.

(Nous regardons les images sur l'écran de l'appareil de photo numérique de PW.)

PW – ... Voici..., au Caire, sur le pont Qasr el-Nil, et là, pas très loin du Parlement. Et maintenant sur la place Tahrir même.

Tu vois ce qui est écrit : *Yâ Mubâarak, yâ Mubâarak/ at-tayyâra f-entizâarak*, « Moubarak, Moubarak/ l'avion t'attend »...

JCD – Avec Moubarak, quelle aubaine, son nom offre une riche possibilité de rimes en *ak*, puisque *ak* est le suffixe utilisé pour signifier « toi, tien » ! Elles permettent de l'apostropher sans fin. Pour ce slogan, on pourrait tenter une adaptation en français : « Moubarak ô Moubarak/ ton avion est sur l' tarmac ».

PW – Et celui qui a été beaucoup dit, en dialecte égyptien, quand la presse a révélé qu'il détenait des milliards à l'étranger : *Yâ Mubâarak yâ tayyâr/ gebt minên saba'in miliâr*, où *miliâr* rime avec *tayyâr*, « aviateur » - Moubarak était officier de l'armée de l'air – « Toi Moubarak l'aviateur/ d'où tu as eu soixante-dix milliards ». Et de nouveau, sur cette photo, « Moubarak, Moubarak/ l'avion t'attend... »

JCD – Je vois une banderole qui apparemment a été écrite par un *khattât*, un calligraphe, en France on dirait « peintre en lettres ». Un travail de professionnel, pas un truc bricolé sur un bout de drap...

PW – Les manifestants étaient très organisés.

Regarde, à côté, un type tient son papier : « Dégage abruti », *Erhal yâ bâred*. Et ici : *Yâ Mubâarak sebnâ wu ghûr/ khâli sh-sha'b yshûf en-nûr*, « Moubarak lâche-nous et cours/ laisse le peuple voir le jour ». C'est l'invention de ce monsieur, qui montre sa pancarte, il y a une petite interrogation dans ses yeux, dans le genre : voilà ce que j'ai écrit, qu'est-ce que vous en pensez ?

Là quelqu'un a mis : « Parlez-lui en hébreu/ peut-être qu'il comprendra ». Deux parties mais pas de rime. La seule allusion à Israël que j'ai vue, d'ailleurs, il y en avait très peu.

Puis, « Dégage », écrit en français, c'est complètement nouveau, ça vient de Tunisie aussi. Et en anglais : *Leave*. Et : *Tes'a w-eshrîn sana/ hakamtenâ khana'tenâ*, « Vingt-neuf années/ tu nous a gouvernés étouffés ». Et dessous en anglais, avec une tentative de rime : *Mubarak leave/ let us live*. Et un texte imprimé...

JCD – ... sur une pancarte en carton d'emballage...

PW – *Yâ Mubâarak yâ gabân/ yâ 'amil al-amrikân*, « Moubarak froussard/ larbin des Américains ». Et : *Game over*, comme dans les jeux vidéo.

Là, on est devant le siège du Parti national démocratique...

JCD – Il a bien brûlé...

PW – Il a été incendié par les gens du parti eux-mêmes.

Et maintenant : ... *Erhal*, « dégage »... Puis : *Yâ Mubâarak yâ 'anîd/ lessa 'âyez kam shahîd*, « Toi Moubarak le borné/ tu veux combien de tués »

(litt. « combien de martyrs »).

(Le slogan est écrit sur un emballage d'imprimante, brandi par une jeune fille portant un foulard.)

Celle-ci présente des photos des tués, avec en légende : « Nous sommes tous égyptiens ». Et cet homme aux cheveux blancs qui tient un panneau sur lequel est écrit un poème – difficile à lire, six vers apparemment rimés en « i ». A l'encre rouge en marge, en plus gros, il a ajouté en biais : « Je ne suis pas poète, je suis dans le mouvement. »

Du russe, maintenant. D'élégantes jeunes femmes, il s'agit sans doute d'agences de voyage qui manifestent : « Venez visiter l'Égypte... », c'est un peu corporatiste... Puis, sur ce bandeau : une liste de revendications politiques - le départ du président, la dissolution de l'Assemblée du peuple et du Sénat, la suppression de l'état d'urgence, le renvoi du gouvernement de l'ancien régime, la formation d'un ministère composé de gens issus de la révolution... - « et nous continuons à demander la libération des gens qui sont en prison ».

Tu as vu... les drapeaux, les ballons, les filles... des femmes voilées, d'autres avec de beaux décolletés et des lunettes de soleil de marque, toutes les étudiantes de l'Université américaine du Caire sont sorties.

Tu as vu les panneaux, les drapeaux, c'était très bien organisé. Pour cette raison H pense : il y a de la cuisine derrière tout ça.

Là..., c'est moi, j'avais passé la journée en brandissant ce portrait d'un jeune homme tué dans les premières heures du mouvement. Alors les gens me disaient, navrés, la formule de condoléances, *el-ba^qeyya fe-hayatak*, « que ce qui lui restait de vie s'ajoute à la tienne - c'est ton fils ? non, non, ce n'est pas mon fils ». Et là, cette invention...

JCD – ... la croix inscrite dans le croissant...

PW – ... il y avait eu des meurtres de chrétiens juste avant.

Et les deux copines, une qui porte un voile et l'autre pas...

JCD – Et cette banderole qui n'en finit pas ?

PW – « Les martyrs... de la liberté... », pas facile à lire, à cause des plis. A la mémoire des morts. Certaines banderoles mesuraient cinquante mètres. Les manifestants remontaient la place, en se mettant dessous, comme de grands serpents. Je me suis dit qu'en été ce serait idéal pour manifester, à l'ombre. Ça compte en Égypte !

(Maintenant nous voyons sur l'écran des images vidéo, on entend la foule, hommes et femmes qui scandent longuement en frappant dans leurs mains : *tahiyya Masr, tahiyya Masr...*, « vive l'Égypte, vive l'Égypte »).

PW – Dès que trois barbichus tentaient de lancer leur *Allahu akbar*, « Dieu est le plus grand », cinquante types se précipitaient en criant *tahiyya Masr* et couvraient leurs voix.

JCD – Le groupe qui arrive sur la place, sur la gauche, d'après les tenues ce doit être le personnel d'un grand hôtel.

PW – A droite, il y a le vendeur de gâteaux, le marchand de patates douces avec son four sur sa charrette, et, derrière, un tank. De nouveau la croix et le croissant.

(Des Klaxons)

PW – Pendant ce temps des voitures sont bloquées au milieu !...

(On entend répéter, parlé puis chanté : « tu es égyptien/ relève la tête », *enta masri/ erfa' rāsak fo^q/ enta masri/ erfa' rāsak fo^q/ enta masri*).

PW – *Erfa' rāsak fo^q*..., c'était après le départ de Moubarak.

Tu as remarqué : personne ne regarde les militaires, tout le monde s'en fout. Et la diversité, au moins vestimentaire, des gens..., les bébés...

(On entend, hors champ, une chanson amplifiée par un mégaphone, le son est saturé, il y a des youyou, comme dans les noces célébrées avec musique et danse dans les rues des quartiers populaires du Caire.

Ensuite, de plus belle, repris en boucle, *enta masri/ erfa' rāsak foʿl*, « tu es égyptien/relève la tête », et de nouveau « le peuple veut/la chute du régime ».)

JCD – « Relève la tête... » - You Tube diffuse une vidéo tournée sur la place qui s'inspire de comédies musicales - des manifestants chantent à tour de rôle en solo ou en chœur - , sur un calicot qui semble passer de main en main j'ai lu, tracé assez maladroitement cette fois, : « Dans chaque rue de mon pays/ la voix de la liberté lance son appel ».

PW – « Relève la tête... », la tonalité est très proche de ce que nous apprenions à l'école au Caire : *Iza al-sha'b yawman arāda al-hayā/ falā budda an yastajib al-qadar ...* « Si le peuple un jour veut la vie/ il faut que réponde le destin/ il faut que la nuit s'ouvre/ il faut que les chaînes se brisent... » L'auteur est célèbre, Aboul Kâcem al-Châbbi, un poète tunisien du début du XXe siècle. Je crois d'ailleurs que les premiers vers font partie de l'hymne tunisien...

JCD – ... qui a été chanté sans relâche au cours des manifestations, en Tunisie. Châbbi est considéré comme un des premiers poètes modernes du Maghreb.

Le slogan « Relève la tête » date de Nasser, non ?

PW – Oui, nous le répétions à l'école, seulement à l'époque on ne disait pas « tu es égyptien », mais « tu es arabe, relève la tête, tu es arabe ». Aujourd'hui on dit : « Tu es tunisien..., tu es égyptien... »

JCD – J'ai lu sur un placard : « Nous tous nous aimons l'Egypte... »

PW – Et en même temps l'unité arabe n'a jamais autant existé, les événements le prouvent : le fait qu'une révolution en Tunisie en ait entraîné une autre en Egypte, au Yémen, en Libye, en Syrie.... Cette fois il ne s'agit pas d'un arabisme venant d'en haut. Si nation arabe il y a, pour moi elle est là, la nation arabe, facilitée par les moyens de communications très rapides. On n'entend aucun slogan exaltant l'arabisme.

.....

Dans ces manifestations il y a la *halāwa*, le charme, le caractère primesautier, la *kheffet ad-damm*, comme on dit, cette « légèreté du sang » que les Egyptiens apprécient par-dessus tout, le contraire de la lourdeur qui pour eux est un grave défaut. Un des premiers slogans - son inventeur est devenu célèbre, j'ai sa photo quelque part - disait à Moubarak : *Yalla emshi/ derā' yewga'*, « Allez va-t-en/ j'ai mal au bras » (à force de porter l'écriteau).

JCD – Sur une vidéo un petit garçon exhibe une pancarte : « Je suis descendu et j'ai dit/ moi je ne rentre pas ».

PW -- Et cet autre homme, s'adressant lui aussi à Moubarak : « Va-t-en à la fin, ma femme veut accoucher/ et le gamin ne veut pas te voir ». L'humour, et pas que cela.

Menha el Batraoui, ^[nté]

Cher ami

J'espère que je ne suis pas trop en retard. J'ai choisi la phrase qui me revient tout le temps à l'esprit et que je répète aux inquiets autour de moi.

Le régime Moubarak nous avait ôté tout espoir, même de survie. OU Le régime (de) Moubarak avait réussi à nous rendre la vie elliptique d'espoir.

Aujourd'hui, que ce soit les militaires ou les salafistes, s'ils espèrent s'installer, nous, par contre, nous avons appris Tahrir. OU ...s'apprêtent à prendre le pouvoir, nous, en contrepartie, savons où aller (où nous rendre) (nous diriger) : Place Tahrir.

Nous n'oublierons jamais nos morts.

Nouveaux poètes du Brésil, [bR]

*Ricardo Aleixo
Marcio-André
Marcelo Ariel
Fabricio Carpinejar
Simone Brantes
Nora Fortunato
Marilia Garcia
Paula Glenadel
Karinna Gulias
Eduardo Sterzi
Inês Oseki-Dépré*

Inês Oseki-Dépré,^[bR]

Quelques mots de présentation

L'ensemble de poètes que nous présentons ici ne constitue pas un tout homogène : peu d'entre eux jouissent déjà d'une certaine consécration tandis que d'autres en sont à leurs débuts. Ils sont tous inédits en français. À côté du nombre impressionnant d'auteurs brésiliens – connus et pas connus - et d'œuvres qu'on peut trouver dans des revues de poésie, en volume ou sur la toile, nos poètes ne sont pas assez nombreux pour qu'on puisse en déduire une poétique ou des tendances très nettes. Mais tous incarnent peu ou prou le désir de faire, que ce soit au moyen de revues, de performances, de recueils, d'enseignements, de la poésie visuelle ou sonore. Ils représentent les forces nouvelles, actives de la littérature brésilienne, ils sont les héritiers des principales lignes de force qui ont surgi dans les décades précédentes, concrétistes, modernistes, tropicalistes voire marginales. Ainsi, si un Ricardo Aleixo laisse transparaître des manières d'un Augusto de Campos, qu'un Carpinejar évoque quelques traces de Fernando Pessoa, déjà Marcelo Ariel travaille avec les matériaux empruntés au monde de la marginalité, pour n'en citer que quelques uns. Les femmes sont aussi très présentes, les unes par l'intermédiaire d'une poésie sophistiquée ou subtile (Marilia Garcia, Paula Glenadel), les autres à l'affût du réel (Karina Gulias). De l'ensemble, il faut savoir apprécier la subtilité, le soin formel de leurs textes et le désir de dire une certaine perplexité devant le monde et les valeurs en mutation.

Ricardo Aleixo, [bR]

MACHINE ZÉRO

Quatrième journée : j'entends q
ue ce dont j'ai besoin, si je q

uête vraiment l'occasion de continuer à d
éambuler avec un certain succès d

ans une ville (deux) comme Berlin, ce sont
des chaussures au large souffle. Je marche (je pense t

andis que je marche), perméable à t
out : au froid coupant, aux enfants t

urcs et leur commerce informel de b
bric à brac usagé, à la b

eauté sans but de l'adolescente qui (ses longues p
attes écartées sur une p

rosaique selle de bicyclette) c
hevauche le c

ommencement de l'après-midi, aux graffitis qui « d
onneraient de belles photos », à la *Topographie d*

e la Terreur, aux ruines, au r
asta qui me salue (« R

asta !) sur la Wilhelmstrasse, aux m
iettes du Mur sur la vitrine du petit m

magasin, au j
aune-zoom du métro j

aillissant dans le virage a
vant le théâtre, à

l'Histoire.

LABYRINTHE

À la mémoire de Sebastião Uchoa Leite

Je connais la ville
comme la plante de mon pied.

Esprit et corps prêts
à éviter

d'autres humains policiers
voitures bus trous

et objets sur le trottoir
j'incorpore aujourd'hui l'Ombre demain

l'Homme in
visible vendredi soir

le dangereux Personne
et j'avance.

Comme les aveugles
je connais le labyrinthe

pour le fouler
pour l'avoir

par cœur sur la pointe des pieds
à la manière aussi de ce que

font quelques uns
avec le ballon

dans un quelconque match
pieds nus. Je connais la

ville entière (le
moindre pli droites chaque bord

coins) et là – au
péril de me

perdre – je me
reconnais.

PAUPERIA REVISITÉE

Les putes, comme les dieux,
Vendent quand elles donnent,
Les poètes, non.

Les policiers et les tireurs
vendent de la sécurité
(soit, vengeance ou protection).
Les poètes se gaussent du limbe, du veto
Du censeur, de l'exil, des huées
Mais de *l'argent, non*).
La poésie c'est du pain (pour
l'esprit, dit-on), mais attention ;
le boulanger du coin boursoufflé
vit de ce qu'il fait ; le plus
fin poète, non.
Les poètes donnent gratis
L'air de leur grâce
(et en plus ils démythifient
• - en compagnie des mites –
leur « noble condition »).
Les pasteurs et les prêtres vendent
Des lots du ciel
à crédit.
Les politiciens achètent &
(se) vendent
à la première occasion.
Les poètes (puisqu'ils vivent
de brise) font du *No, thanks*
Leur chanson.

Márcio André, [bR]

syntaxe des maisons

une maison aux murs tordus pour des gens droits

toute la moisissure

avec

ses motifs de face

(graphobacilles)

sur l'épiderme du remboursement

Pour chaque œil une

image – l'oreille est un lynx dévoré par des fourmis

et

les tramways ensevelis dans la cour

duel de périmètres

limites de fleuve et mur et rue

le côté arrière d'une maison est le côté arrière d'une autre maison

l'avant l'avant

(une cour à São João de Meriti)

d'une villa à Paris

(...)

les quartiers citriques de son iris
(une ouverture

au ras du ciel)

les portes silex-feuille le fluor des journées
(plie entre poutre

& rue) –

la femme dans la maison : utérus dans un autre utérus

& :la

ville-machine

ki renverse des plaisantins

sa bouche de tablette

son huile de baleine et pierre

dans le *déjà vu* le même instant d'une autre possibilité

pour construire une maison

avant il faut choisir le ciel au dessus d'elle

prendre le pouls de la cour ou du sol

(...)

clarté minérale du matin : feuilles d'eau dans l'air

oxygène
au contraire dans les antimaïsons

une autre maison habite la cour avant

(sa calligraphie de non)

et la dame bleu vêtue de terre
aussi maison
son nom et chair à l'envers

la mélodie des plantes
mordre la peau du monde

:
:

la nuit les pensées sont plus sombre
les cours rétrécissent
et les lampes donnent des pêches de lumière

la maison nous respire
avec son thorax de maçonnerie

() nous

une tumeur dans les entresalles

la carambole-fleur

fructifiant dans le verger de quelque rue ancienne

et les tableaux
 fenêtres vers le dedans

une antimaison habite les maisons

et une autre maison nous

(...)

la matérialité des maisons est dans la lumière

l'espace-temps
endigué dans la cour au matin

un jardin de ciment fermé en ciment

une étoile mécanique
grinçant
la fin du monde
sur le dos des portails

la maison est une pierre pliée
maison-concave
des rues asphaltées au minerai lunaire
quelque trace de dame aux coins de rue

matière obscure du blanc
là où la lumière inaugure la lumière

la favela comme des pierres polies
et les nuages damées de leur luminescence de riz

les maisons imperméables
de leur pacte céleste

la maison est maison
parce qu'elle porte un numéro
la maison est maison
parce qu'elle a des murs

toute maison est une offrande au ciel

chaque pièce (espace entre des espaces) occulte une planète
et un secret

la maison est une excuse pour les fenêtres

la maison est une version macroscopique du temps
la ville le temps dans toutes les directions

(...)

une tumeur surgit dans l'omoplate gauche
bloc de dalle logé entre vertèbres :

une gestation de lampes moulues
quelque gravats dalle poutre
farcis de plumes branchages argile

et une langue de chair à l'envers du crépi

maison-médula
dans un leurre de colonne

Pierre-maison
dans le rein d'un étranger emmurée de l'intérieur

Marcelo Ariel,^[bR]

1.

ENTERREZ-MOI AVEC MON **AR 15**

La rafale retentit à nouveau

comme la houle de la vie

Reste cool... Ce n'est qu'un nouveau numéro-fantôme dans la zone...

Le vautour dans le squelette du lion

s'échappant de l'arène...

Celui qui tire est le pseudomort, mon frère...

Egaré... Finie la munition... On s'en fout, je continue à tirer...

Vers le haut...un régal... c'est tout... la fumée

qui sort du canon et monte vers les nuages...

Exu me guide dans le rouge de la cible

Laser dans ma poitrine... Branché... dans la séquence... Le cœur... explose ...

et je suis libre de la brèche

qui s'ouvre vers la mer...

Tu veux savoir... Mourir ne fait pas mal...

d'abord le temps ralentit beaucoup... Genre en rêve...

Puis vient une clarté... Tu vois le Morne de tous les côtés...

Et alors...

LETTRE À LA MORT

J'imagine Camoens, le fossé où mort il était ;
La chambre où on a trouvé le cadavre de João Antonio ;
La chaussure qu'Antonin Artaud tenait à la main ;
Sur la veste de Garcia Lorca la fleur intacte ;
Le lit trempé de sueur du dernier sommeil de Caio F. ;
L'assiette vide qui est tombée des mains d'Ossip Mandelstam ;
Les cercles dans l'eau provoqués par le corps de Paul Celan...

Je dois la féliciter pour ces moments d'une stylistique
toujours surprenante,
parfois seulement offusquée par les éclairs précaires de cette
lumière faible qui chemine sur les capes...

Fabricio Carpinejar, [bR]

J'ai toujours été debout dans le bus, écrasé entre le fer
du siège et la rumeur des passagers.
Élevé pour être le dernier, j'ai cédé ma place à des femmes enceintes et à des
personnes âgées.

J'ai toujours été debout dans le bus, me défendant
au long de la rampe d'autant de directions,
alliances et aiguilles aux arrêts différents.
Et la clameur du receveur encore à exiger
un pas en avant.

Le fait de ne pas avoir été est plus laborieux
que le succès. J'ai continué à imaginer,
sondant ce que j'aurais pu avoir vécu.
Dispersé, anonyme, dans le meeting de la mer
et dans les ténèbres.

Réduisant le risque, nous réduisons la possibilité
de nous libérer. La peur, la peur, la peur
c'est ce qui nous fait choisir.

On découvre un amour
dans l'imminence de le perdre.

(Terceira Sede)

Ce que le feu a déjà lu comme lettres. C'est l'ultime confident.
Il ramasse les brouillons, ce que nous cachons dans le fossé.
Il défie les amants, les désaffections, les crimes.

Le sort du feu est de souffler les cendres. Notre sort est de sombrer dans les
cendres.

Je suis capable d'annihiler un amour
pour voir ce qui dort dans son fond.

Le monde est ailleurs, nous nous portons comme des visiteurs.
Grandit la honte de mes doutes.

J'expérimente l'agressivité dans les moindres gestes,
je frappe la cigarette jusqu'à son extinction. Mon bien-être
est d'être bien avec tout le monde
et cela est impossible.
Pas même en famille j'ai été unanime.

(Terceira Sede)

J'ai cherché à comprendre les signaux
suspendus entre les colonnes
et les serrures. Je me suis appliqué
à éclaircir les demandes
urgentes d'aide,
le tambour lacéré des murs.
J'ai déchiffré le graffiti des wc
publics, les inscriptions usées
sur le bois, les prospectus
distribués dans les embouteillages.
La vie avec des fautes d'orthographe
a davantage de sens.
Personne n'aime avec délicatesse.

Simone Brantes,^[bR]

(sans titre)

Il s'est trompé l'homme dont le cal a crié
brûlant à l'intérieur de sa chaussure
demain il va pleuvoir. Et aussi le type
(ou la chose dans lui) qui a prévu :
cent mille minuscules éclairs
se dénoueront du corps de la fille
dans ma direction
Non pas parce qu'il n'y a pas eu d'éclair
mais parce qu'un seul éclair
(en dehors de celui du ciel) a été nécessaire
pour l'abattre. Et maintenant il sait
combien (plus encore que nous
qui savons de l'homme avec son cal
brûlant encore à l'intérieur de sa chaussure)
notre corps est cette ancienne machine
fallacieuse de prémonitions

PASTILLES BLANCHES

je dormis calme par deux pastilles blanches emballée,
comme qui n'a pas l'âme occupée par tout ce qui fait.
Peut-être, écartée de moi, ma douleur se soit égarée quelque part
ou soit restée tout le temps ici toute proche
étendue sur la chaise
comme ces vêtements qui s'enlèvent la veille
et se mettent sans pudeur le lendemain

(Pastilhas brancas)

Des jambes disgracieuses entre deux
pistes d'automobiles
en mouvement elle se gratte les cuisses,
je n'ai pas besoin de voir son visage et voir
qu'il est laid, la veste jaune attire
l'attention plus que sa vie, jamais le vent
sur ses cheveux
ne sera beau.

(No caminho de Suam)

Le rêve n'est qu'une histoire
que la mémoire
au matin transforme
en paysage ;
ce n'est qu'un mirage,
c'est une farce que la raison
te tend.
Essaie de te rappeler
l'ombre qui est sous
chaque arbre ;
dans le rêve il n'y a pas d'ombre
seulement la clarté.

(No caminho de Suam)

Nora Fortunato, [bR]

THURSDAY

Nos pieds s'agitent
en dessous répandu
le sol vert baleine
Il y a peu, j'ai vu au Tiété
des gens obliques

Maintenant la musique exacte
parfaite, se gonfle

Des gens dorment dans la gare routière et
mon sentir d'elles
les endort davantage

Un homme
quelque part et seconde
cogite un braquage

Cette musique parfaite est de celles qui rappellent

Dans une terreur marron
je me mêle à la foule
L'heure ne passe pas
et si je rate l'heure en écriture ?
Tu danserais sur le quai le soir avec moi ?

je vis la nuit du vouloir,
je mets la robe absente
objet passant
bus vers
un quart d'une

gare routière quelconque
où je t'habille d'
un autre vêtement immatériel

Dans des tatouages/bras
je pense plus que je n'écris
plus que ce que j'en dirais

Cette musique
jouée par un orchestre,
visa pour le paradis
(in *Inimigo Rumor*, n.19)

SERVEUSE

elles se connaissant
les filles
au café
elles me connaissent, ou
du moins
remarquent
dans le découlement de mon
état
ce qui se présente

peut-être lisent-elles les puzzles
en moi

il est curieux de remarquer
cela
durant l'après-midi

(in *As escolhas afetivas*, 2008/08)

TU CRAINS DE CONNAÎTRE

le pont
qui t'amènera au prochain hangar
l'amplitude de sa voix

ce qui ne te pousse pas à te séparer des froides paillettes de maintenant
(tu les raccroches sur les ombres du doute)
aspire, aspire ; aspire
en un tour, écoute :
dates, situations
c'était comme ça ?
et tu t'entends bien avec tout ça ?

avec le soleil entortillé au matin
en jets de lumière
réveille tes pieds
arrête maintenant pour le fixer, le matin
quand les fenêtres ne sont que routines
quand les pas du monde se trouvent
autour

après de multiples matins
tu ne sais même pas poser la peau sur toi
pour cela, un espace pour toi
reviendrait au même
fuir l'électricité du Temps
soudain, comme en littérature, quelque chose se passe
mais quoi ?
tu n'entends pas sur l'étagère rien de mouillé
tu ne vois pas des sables des saisons des carreaux
rien ne survient
elle tendit son esprit et se mit à la mesurer :
froide
morne
acide

à cette expérience
s'additionnent deux côtés
elle renifle tes habits
pour savoir s'ils valent quelque chose
je les range en couleurs

je plastifie le dictionnaire
comme aux temps de l'école
et j'insiste sur le jaune
elle remplit le frigo de sacs plastiques

à ciel ouvert,
tous l'observent
elle se regarde dans la glace
de l'ascenseur
devant les caméras

(in *as escolhas afetivas*)

Marília Garcia, [bR]

SVETLANA

la veille de son départ vers
ny, emmanuel hocquard dactylographie
un poème de george oppen
sur sa machine à écrire
underwood n.3 c'est comme svetlana voulant revenir
à barcelone *ici je ne reste pas*
un jour de plus disait-elle au café
du nom grec qu' il
lui manquait voir les choses
invisibles de cette ville et son mari
en sens interdit portant
dans les bras l'enfant sans langue,
essayant d'atteindre ce qui
apparaissait de l'autre côté de la mer
si quelqu'un viendrait encore
les aider
à cette époque
de l'année la tourmente n'a pas habitude
de s'attarder (le poème était en anglais)
et ils avaient peur de se perdre,
disait-elle, pour cela la distance,
rythme de marche poursuivant
entrecoupé, pour cela
la façon de marcher et
le zigzag de l'avion chaque fois qu'ils partaient ensemble.
ils avaient peur et tous les jours elle faisait
quelque chose pour empêcher, ensuite elle voulait
le rencontrer dans la rue,
perdu, comme un accident :
elle dépasse un angle et voit. a raccroché
l'appel à l'heure
précise, la voix coupée de
nouveau avant de continuer
sur les ramblas.

(in « as escolhas afetivas », on line)

I. un filme

ne sait pas à quel moment
est arrivé (était en noir) ni
ne pouvait imaginer que la mèche
posée sur le visage deviendrait
quelque chose qu'on ne remarque pas
après quelques jours. la question sert
tout juste à maintenir l'horizontalité
des choses

(ne croit pas
pouvoir expliquer comment voulait
rencontrer quelqu'un ainsi : se lève
vite et remet le papier
vert-mousse). prend du temps pour comprendre
d'où viennent autant de mots et quelle
langue pourra être employée dans un moment
d'anoxie (le tunnel étroit toujours
en ligne droite et après
le reflet congelé
sur la ligne 14).

II. rue de fleurus

depuis cette fenêtre, la plaque du côté
opposé de la rue avec les initiales de g.
s. n'entend rien très bien, mais encore
doit attendre le froid très fin, prendre le
train la pluie le bord-
du trottoir contourner le jardin – et là le marchand
de crêpes avait fermé boutique. le livre commence
par une question au hasard sur cette
ville, mais ne suppose pas l'essentiel –
comment arriver au point de la rencontre
avec le film déjà commencé. toutes les fois
ratait la station et traçait des routes
diverses (essayait d'expliquer en changeant de cabine
et en appelant plusieurs fois par
jour, dans des déplacements
aériens).

III. liancourt 9

comment faire pour revenir sans apporter
le ticket lilas ni *la carte*
orange ? compte deux portes
à droite et monte l'escalier
-spirale.

une part de tout est fixe
et échappe au champ de vision
et écoute. comme d'être à prague
et comprendre ce que disent les gens
(*tout le monde laisse les*
problèmes dans leurs têtes
comme on dit là-bas)

IV. tout arrive

(racontant le groupe terroriste
de ce pays et des notes de
Svetlana sur gracia)

• • - *la porte est verte, prévient,*
il suffit de monter car les couloirs
donnent sur la même chambre. c'est une question
d'algèbre, disait, ce n'est qu'
une question de plus (dans la vidéo arrivait toujours
trop tard et restait à regarder :
l'ascenseur jaune et la
porte avec le 9 et un
cadenas.)

entendre le son d'une langue
ne signifie pas quelque chose d'aussi
définitif - l'accent s'
accroche sur l'autre langue et
asphyxie l'espace de ces
mots

V. au bord du canal

« al fin no llego a saber si es grande o pequeño. es una cuestión de ocultamiento ».

victoria station

les coudes sur le bras de la chaise
consulte la montre minuscule : neuf heures

vingt. ses cils tremblant dans un tic
continu et les affiches clignotantes
régulent l'arrivée des trains. la carte postale avec un
ours blanc disait *mercredi vs.*
le point de rencontre est de plus en plus loin,
tu peux être dans une chambre d'hôtel ou dans une
gare, « j'arrive toujours pas à l'heure ». il a dit
qu'il savait, c'étaient des années fuyant la pluie
- *restait dans la dernière chaise comptant les secondes
avant le départ. – c'est la seule
façon d'être entre.*

pouvait se lever d'un mouvement perpétuel,
la tête relevée et une carte postale : c'est le signal.
(ainsi évitait la silhouette de la femme
de dos) à cette heure-là ça pouvait être un silence
machinal, mais le bruit à l'heure de dire
et les doigts pleins pointant rendaient
toute fuite impossible

Liancourt, 9

*Y entonces pedir cada noche
Que sea veloz, sin dolor
Pasar del on al off
Andi Nachon*

I.

être là c'est perdre le
reste : comme de ne pas dormir durant plusieurs
nuits, marcher avec un livre au petit
format sous le bras, apprendre une NEMO
technique pour ne pas oublier la bonne direction
(après appelle demandant un paysage
rouge parce qu'à déjà fossilisé le
reste) descend la tour par les côtés et arrive
toujours au même endroit : une cabine
téléphonique. si parcourt 100 km, *comment
puis-je décrire combien elle est petite ?*,
bientôt se noiera, il n'y a pas comment expliquer
parce que le système n'est jamais parfait. les
premiers pas sont trompeurs, mais après
est isolé.

ça peut être le 11-M

ou la physique marine qui l'
amènent à un autre continent, mais ne définit pas
bien combien de temps restera. Sait
seulement que le livre commence
ce jour-là.

II.

peut vivre dans un morceau
de terre sur la mer, entouré de fossiles
marins et ne répond pas de quel
côté est la deuxième porte, ne dit rien
de plus que :

c'est encore trop tôt

(...) et sait que cela

n'est pas réel.

les yeux débranchés dans le noir pendant
des jours fatigués, les trois routes ne
signifient rien (...) tente d'identifier
le contour du visage mais quand ils tournent
surpris (...) quand ils tournent surpris
va en retenant son rire pour ne pas perdre la journée
ne pas perdre l'exact moment de se
retourner et de dire le mauvais
nom

Paula Glenadel,^[bR]

ÉTÉS

Rio, février : l'humidité
et la pluie fondent
gens, eau, terre, air,
en une seule et même chose –
tout, un monde-éponge.

J'entre (dans moi) :
je suis de bois gonflé
je craque je me redresse

et il y aura d'autres étés.

(in *A vida espiralada*, 1999).

PRESQUE UN ART

j'ai pour ses membres un grand amour
épaules cou bras jambes le viril
plus fort que tout
la main que je tends sans cesse
semble demander mais n'offre
rien ou presque un art :
lance aux dés
l'œil pour œil
dent pour dent

PLANS

certaines graines d'Australie
prévoient le feu
et se préparent à survivre
le feu est dans leurs plans,
si tant est qu'elles en ont

il vient les ouvrir pour qu'elles germent
dans la forêt dévastée
alors elles peuvent grandir sans disputer
le soleil avec les arbres géants
et la terre avec les grosses racines

quelqu'un m'a raconté ça une fois
il était suisse
il était leibnizien

(Quase uma arte, 2005)

MAGASIN

Dans le magasin d'articles d'acupuncture, derrière la vitrine qui exhibe vibromasseurs, armoises de tout genre et mannequins avec les méridiens signalés par des petits points et des chiffres, luit une bougie rouge, seul point de lumière à l'intérieur, du reste sombre et vide.

LA DONNEUSE

La patronne du bar va donner un rein à son mari. Elle me tend les cigarettes que j'achète tous les jours. Est-ce de l'amour ça ? demande-t-elle étonnée. J'ai vu dans un reportage à la télé française des hommes du tiers monde aux frontières de l'Europe : ils ont vendu leurs reins et plus jamais n'ont joui de bonne santé. Quelques uns ont touché moins que ce qui était prévu. La patronne du bar donne parce autrement il meurt et ça elle ne peut pas supporter. Pourquoi les femmes des hommes du premier monde donneraient un des leurs reins à leurs maris s'ils peuvent en acheter ? La patronne du bar n'a pas d'argent ou n'y a pas pensé. Elle parle avec moi et ses yeux châtain s'écarquillent.

(PARIS)

au fond du froid dimanche
l'homme au costume noir
silhouette contre le soleil
ne savait s'il allait ou revenait
non pas sur le trottoir
au milieu de la rue vide

LOGIQUE DU VIN

Peut-être parce qu'il était dans le négoce de vins avant d'être peintre, Dubuffet trouve d'excellents titres à ses tableaux : « Banc grotesque », « Vache au pré noir », « Vache au nez subtil ». Au musée Carnavalet d'histoire de Paris, les plus belles plaques et les meilleurs noms sont ceux des négociants de spiritueux : le chat-qui-dort, la fontaine de Bacchus.

(Presque un art, 2005, in Inimigo Rumor, revista de poesia, n.16, 2004)

Karina Gulias, ^[bR]

DE LA TERRE DU CONVOI À L'HUILE D'OLIVE

Du sol naquirent des nouveaux troncs,
poussèrent des nouvelles semences et fleurs,
le ciel n'était pas le plus âgé, des oiseaux en sortaient
révélés à un seul œil.

Maria da Graça
ancienne citadelle de grumeaux, aquatique,
engloutie par des trains.

D'un côté à l'autre, à Maria da Graça,
des gens traversaient les trains à l'arrêt – des jeunes gens aidaient des jeunes
filles
et des enfants (tous sans noms).
Des trains sortaient du sable et proposaient des rails à la terre.

Poca sombra, née parmi des noms –
était surnommée la mère. Expulsée vers la terre du convoi.

La colline répétait les noms perdus –
des murs se dressent sur la pierre du crapaud –
le balbutiement des mots chargées de vent
 tombaient drues comme une image
 sur le sol. Et en sortaient encore des trains.

Fer à cheval logistique ;
des fardeaux de graisse et de suif de chevaux, ou des corps.
 Toute la graisse se transforme en fer et craie.

Cachetées dans des bocaux de verre,
des lames d'yeux. La nuit des sans nom
semble profonde – du fond qui reçoit un liquide.

Tous ses habitants se fondent aux graisses de fer.
Mangent les ouïes des trains qui sifflent, sans voix.
Portent le poids de la charge qui traverse sa terre.

Sont rassasiés d'anémie ses vers de terre,
qui mangent des olives divines
(de terre).

(L'oiseau créa des fils d'œuf pour couvrir.
L'œuf ne naquit pas ; mais donna à la Lune un dieu)
- L'oiseau vu par les yeux d'un seul. Il sécha.

Poca Sombra ne se sacrifie plus.

Poca Sombra pleure
et la nuit nettoie ses yeux avec des désirs ;
maintenant elle a un destin. Déjà condamnée à vivre sans nom,
dans la terre des sans nom.

MA GRAND-MÈRE

Ma grand-mère est psychotique
des corps enterrés dans le jardin de grenades.

Les pelures de ma grand-mère s'inhument
(plusieurs instants commodes et des commodes
sont épiluchés dans des corps qui se brisent)

Ma grand-mère mange des corps étrangers et la douleur
des corps qui sculptent le Temps.

RAFRAICHISSEMENT

Des arbres qui circulent des sphères d'horizons, des tropiques,
habitent la lumière
grandissent sur le fil
Et des racines entrent à l'intérieur de nos nez
et nous enterrent les pieds dans le sol.

Dans l'absence de la lumière, la lumière
et la fin
qui se perdit en soi. – Nous oublions...

La lumière vit dans la mémoire
Et n'oublie jamais qu'elle est lumière des arbres
et corps de couleurs.

Sans couleurs, l'infini serait de l'eau

humains ils sont déjà entrés et sortis des rues et des maisons

L'INHUMATION DU LIT

Un vieux empaillé dans des courtepointes de sel
sous le soleil grillagé.

Dans la maison il y a des enfants (vieilles)

- C'est la viande sèche du dîner ?

Un anil de fond de corps
d'extrêmes lourds et inutiles.

Non, il n'est pas du tout bleu. Le demandas-tu ?

de la fente de la bouche sortent
des arbres qui montent l'horizon.
Des arbres qui construisent le tronc
d'un Arbre plus grand ;
des morceaux d'esprit se décolent peu à peu.
Comme qui pipe la vie
et s'inhume...

Une bouche de clown est au lit
est rouge couleur soupe de betterave.

le nom

des mandales annoncent des points.

Eduardo Sterzi,^[bR]

MUSIQUE

Rien, cette écume, vierge vers
Stéphane Mallarmé

la muse voluptueuse
demande à passer

et nous lui donnons –
de la prose :

n'importe quelle image
vaut davantage

que la floraison sentimentale d'une
rose :

gaz lacrymogène
deuil, mélancolie.

strophe, catastrophe,
Catharsis :

on la dépose, linéaire
(propre et sale comme un vers)

sur la plage pierreuse de la palabre

-

cette écume

(de Prose).

TERRITOIRE

même la poussière dort, à cette heure-ci
 méprisé
par le soleil. Tu peux
divaguer tranquille
sur le territoire ennemi :
 ta maison.
aucun danger que les choses t'attaquent
ou t'enlacent. Les
 bras
des chaises, comme d'habitude
tus. Tu perçois à peine
(extase ou fatigue)
 l'oclude
cérémonie de choses
à laquelle tu ne fus pas
invité et qui,
 intrus,
 tu profanes.

(in *Folha de S. Paulo*, cahier « 31 Artistes et 1 Métropole », 2004)

COUPS DE TONNERRE

on traîne à nouveau les coups de tonnerre
à l'étage au dessous ma mère en pantoufles
croit qu'on entend peu
pas plus que le nécessaire

il est temps de naître de la mort cette fente
créature aux augets
Thèbes a sept portes
qui sont des bouches aux mille dents

(de *Inimigo Rumor* – Revista de Poesia n° 17, 2004/2005)

PAYS

que nous appelons « ————— » Ceci
et que parfois nous perdons
parce que le courant les entraîne
de plus en plus vers le fond ;
vers en deçà des vagues,
où dorment les poissons ;
vers au-delà de la mémoire,
où ils meurent deux fois

- ceci se défait
 ombre
 que la lumière
 du phare traverse.

Ceci

qui est une planche
de solitude
à laquelle nous nous
accrochons
quand manque le
sol et,
naufrages,
nous rêvons de terre

- ceci est presque un pays.

mais ce pays
n'existe pas. Ce pays
n'est pas bien

LA BARQUE

La barque prit feu
qui nous menait au continent
Nous dormions
dans nos cabines:
toute la famille
est morte.

C'était fête
dans le sommeil: si
occupés,
nous ne nous en aperçûmes pas.

Sur le quai,
à nous attendre,
personne: personne ne
s'aperçut de notre absence;
personne ne nous reconnut.

Autre fête, maintenant,
dans la mémoire
de personne.
Nous ne buvons pas;
nous ne dansons pas.

Nous hurlions, silencieux, dans les
profondeurs.
Personne ne se réveilla
en entendant nos voix.

LÀ-BAS

Tu sais ce que je veux dire
quand je dis agriculture
ou chemin du retour
ou il n'y a plus là-bas là

Je parle de parechocs abandonnés
au milieu de la route
De lézards qui pondent
et courent à travers le patio
(et courent depuis le patio)
D'écrasements et de raccourcis

Il y avait un camp de nudistes
et des serviettes non utilisées
Quel était déjà le nom de cette
ville?

NOTICES, [bR]

Ricardo Aleixo

Né à Belo Horizonte (état de Minas Gerais) en 1960, Ricardo Aleixo a publié plusieurs recueils de poèmes dont on peut citer: *Festim* (1992), *A roda do mundo* (1996, en collaboration avec Edmilson de Almeida Pereira), *Quem faz o quê* (1999), *Trívio* (2001), *A Aranha Ariadne* (2003), *Máquina zero* (2004).

Márcio André

Né en 1978, il est poète, éditeur, musicien, traducteur et critique littéraire brésilien, dirige la maison d'édition *Confraria do Vento* (Confrérie du vent). A publié : *Movimento Perpétuo* (Editora UFRJ, 1998) ; *8 Poetas* (Editora UFRJ, 2002) ; *Música Cuântica* (plaquette) (2003) ; *Cazas* (plaquette) (Coleção Mímeo, 2006) ; *Intradoxos* (Confraria do Vento, 2007) ; *Confraria 2 anos* (Confraria do Vento, 2007) ; *Ensaio Radioativos* (Confraria do Vento, 2008).

Marcelo Ariel

Ne à Santos (SP) en 1968, élevé à Cubatão, son premier livre est publié en 2007 aux Editions Dulcinéia Catadora, édition artisanale : *Enterrez-moi avec mon Ar-15*. Par la suite, il a lancé *Traité des Anges Noyés* (*Tratado dos anjos Afogados*), chez *Letraselvagem* en 2008 et *Le ciel au fond de la mer* (*O céu no fundo do mar*), chez Dulcinéia Catadora, en 2009.

Fabrcício Carpinejar

Ne à Caxias do Sul (RS) en 1972, enseignant et journaliste de profession, son œuvre est considérée par des critiques brésiliens comme très marquée par la poésie de Fernando Pessoa, touchant son public par son aspect confessionnel. Ses principaux recueils sont *As Solas do Sol* (Bertrand Brasil, 1998), *Um Terno de Pássaros ao Sul* (Escrituras, 2000), *Caixa de Sapatos* (antologia, Companhia das Letras, 2003), *Cinco Marias* (2ème édition, Bertrand Brasil), *Como no Céu/ Livro de Visitas* (Bertrand Brasil, 2005).

Simone Brantes

Professeur et poète, Simone Brantes a publié *Pastilhas brancas* (Rio de Janeiro, 7 Letras, 1999) et *No caminho de Suam* (Rio de Janeiro, Moby-Dick, 2002). Publie dans des revues comme *Inimigo Rumor*, *Etc.* et *Poesia Sempre*.

Nora Fortunato

née en 1975, à Jundiá (SP), violoncelliste, a publié dans la revue *Inimigo Rumor* 18 et 19. Prepare son premier recueil de poèmes.

Marília Garcia

Née à Rio de Janeiro en 1979. A publié *20 poèmes pour son walkman (20 poemas para seu walkman, cosac naify, 2007)*. Co-éditrice de la revue *Modo de usar & co.* (revistamododeusar.blogspot.com), est aussi traductrice de textes de Emmanuel Hocquard, Pierre Alferi, Gertrude Stein, Kenneth Koch, entre autres.

Paula Glenadel

Née en 1964, est professeure de Langue et Littérature Française à l'UFF (Niterói, RJ), En tant que poète, a publié *A fábrica do feminino*, 2008, patrocínio Petrobras – Lei Federal de Incentivo à Cultura; *Quase uma arte*, 2005; *A vida espiralada*, 1999.

Karina Gúlias

Née en 1983, est poète, auteure de traductions de l'anglais, a terminé ses études universitaires (anglais, portugais) en 2006 à l'UFRJ. Elle dit d'elle-même qu'elle est "grande, maigre et très blanche". Son premier livre s'appelle *Maria da Graça/ Terra dos nomes perdidos* et sort cette année. A poeta Karinna Alves Gúlias, está no Orpheu.

Eduardo Sterzi

Ne à Porto Alegre (RS) en 1973, Eduardo Sterzi est considéré comme un "poète de rare érudition" (Manuel da Costa Pinto, *Antologia comentada da poesia brasileira do século 21*, Publifolha, 2006). Son œuvre majeure est *Prosa* (Instituto Estadual do Livro/RS, 2001). Publie également dans des journaux et des revues (*A Folha de S.P.*; *Inimigo Rumor*). Son dernier recueil est paru en 2009, *Aleijão*, RJ, 7 Letras.

Édith Azam, [apoe]

Devant la porte, un paillason : la parole...

Nous avons eu jadis, peut-être, la parole.

Nous sommes dupes de nous-même, de ce foutu langage qui nous dévisse la bouche, y voyons une forme de supériorité animale qui se résume, au bout du compte, à calfeutrer nos phantasmes les plus, non, les mieux lubriques croyant nous éloigner de la bête mais... nous sommes des brutes, des barbares.

Nous nous mentons depuis la langue, depuis cette épine molle et gluante qui nous creuse en quotidien la bouche de toute la mort qu'on lui a fait.

Nous, en permanence, violons de la langue dans une bêtise abjecte qui nous sabote tout le squelette tant est si mal que, à défaut de marcher debout nous : nous rampons du gosier.

Nous nous traînons plus bas que taire, persuadés que le langage relèvera un peu les choses mais.... nous ignorons le massacre dont nous sommes les seuls responsables et qui fait le défaut de langue majeur : son mensonge.

Nous, à cause de cela, sommes devenus l'imbécile jouet du langage.

Nous ne comprenons rien, ne voyons pas le point où la pensée s'em-pute dressant la langue contre nous, et ne faisons rien du langage si ce n'est : le corrompre, le brûler, sans discontinuité altérer ce pour quoi il est fait.

Nous ne sommes pas capables - veulerie, sabotages, pleutres, bouffons, narcisses- de faire qu'une parole soit un acte.

Nous avons dévoyé la langue, nous l'avons salopée : Nous, massacreurs du langage, nous nous baisons tous d'abord par la bouche, d'abord par la bouche oui : de bouche à bouche, nous nous dévorons de la langue.

Nous avons dévoyé le seul geste qui sauve, qui pouvait nous sauver, nous

avons dégommé le langage lorsqu'il était encore geste, lorsqu'écrire, lire, parler impliquer conscience du corps ainsi que le geste et non ce simple rôle : des mots.

Nous sommes du mensonge permanent, de la cervelle renfermée.

Nous nous sommes guillotinés l'humain, le mieux humain de nous, nous l'avons broyé.

Nous nous faisons mettre de la langue, des coups de langue à tour de bras comme coup de butoir, et nous gargarisons de la chose.

Nous croyons le pouvoir.

Nous aimons l'hypnose anesthésiante dans laquelle ce travail nous plonge.

Nous voulons, c'est pure logique –toutefois aujourd'hui, à ce stade, logique mène à perte- nous voulons sauver le langage, réhabiliter ses éléments, refaire du langage en état de langage mais, aveuglés par cela, ne voyons pas le grand massacre.

Nous avons saboté la chair en la coupant de la parole -et inversement- ce qui a pour conséquence un fait historique inouï, écrire devient un acte d'une mollesse : historique.

Nous, soit disant intellectuels, nous battons de la langue à tout va pour conserver la petite étiquette, la joli gloriole : mais que deviennent les intellectuels s'ils sont incapables de se rassembler pour penser ?

Nous avons fait du langage une machine à mort c'est dire : nous l'avons trahi, trop de fierté en bouche, nous restons violemment fascinés à l'inertie des belles formules, au désir du Mythe –lequel est moribond-.

Nous tétons de manière éhontée, acharnée et goulue, une mamelle d'orgueil qui nous tord tout le corps en un rictus difforme.

Nous, massacreur de langue, aboyeurs et poltrons, d'avoir coupé le lien unissant la chair à la parole, nous sommes les premiers responsables de toute absence de résistance efficace et active, c'est dire, à la base, une solidarité effrontément butée à maintenir le corps : en résistance.

À faire, à suivre : qui prend la main ??????

Patrick Beurard-Valdoye, *[apoe]*

SIGM.

1- OUTRECHARNELLE

MAISON BIEN TROP BELLE pour nous

style revivaliste

habitée depuis peu par mes antiquités mes

tapis mes tableaux

– ces gangsters qui tiennent parole –

ma bibliothèque

les photos de ma trinité

érotique

mon couch

mon armchair

et le passé plein les cartons

c'est l'heure froide à Maresfields

où recevoir Mrs Woolf son

mari l'éditeur – mon *Moshè* ? –

la grande table ordonnée cirée nous séparant

– interview ou consultation –

temps du thé
et primeur des fleurs

elle à l'ouse

table noyée tas de papiers
planche-écritoire aux genoux
chambre à soi
serrure
ou cabane en bois
sa writing lodge prison heureuse où disparaître

sa beauté nerveuse

émaciée

rend mes muses hypersensibles
mes vieilles façons cour

toises de
volcan mi-éteint
lui offrant
un narcisse du garden sans

l'accent sur le narcissisme obligé d'une auteure

– que la Miss conteste

démarche des écritures du moi dédoublé –

simple fleur de janvier suite aux

perce-neige

ce n'est pas le temps de tailler les rhododendrons

quelles silhouettes

grouillent

en sa tête ?

et quels sons Virginia quel nom

Ophélie dans l'âme

blancheur du

grand lys

Narcisse voulait

noyageant

son image à l'envers étreinte

éclairer l'endroit d'où se faire enlever au fond

Eros était fleuve

avec tous ses bras enlaçants

ses mains caressantes

(LUBINA

tact

prévenance

suggère laissé entre lignes

de fleur destinal

courants de pensées et liquides

plongée dans du flux

stream mnésique

où joindre l'eau du corps au bain

moulant

pont tournant

d'une traversée sexuelle

qui fonde au futur

l'étreinte

moi dégravité

en sentiment océanique

c'est l'histoire

du voleur de livres puni

à l'amande

condamné à lire

sa rapine

: vingt livres de Freud

mes bouquins m'ont fait plus infâme

que fameux

notre Miss l'oeil écarquillé

par les mots féconds

du vieux décati

défi à la difficile élocution comme au

bon sens

j'aime ce qui est accompli

aura lointaine de grandeur
dont une nuit de cristal assombrit l'envergure

elle imagine un don de transmuter en pépites
toutes pensées à l'affût de
« l'actualité »

Mrs Woolf trouve-t-elle mon

regard

simiesque ?

L'home sent-il l'angoisse ?

et si la mort est

dans son cas

une expérience passionnante ?

me dressant tandis que les Woolf

vont prendre congé

[:] Et que comptez-vous faire vous les Anglais ? la guerre

les serpents venimeux du zoo

tués et les fauves

abattus

Mrs Woolf sur

des charbons ardents

deux jours avant le poison de la voix démentielle

répétition avec costumes

civilisation rétrécie

une meule en brume au milieu des eaux médiévales

blanc brûlant

âmes infusées

aux poches remplies de cailloux

le marais couleur émeraude

et les cauchemars pour conclure

sans cage

continent noir en proie au mood

que ses voix assaillent

viendra-t-elle à bout du morose ?

aspirée verbe aidant plongée

sans effort

dans le noyau fluide

des choses

au lieu d'habiter

sur leurs berges sussexuelles

vidée de sa chair

la rivière en crue sa maison

la saison profonde

et le manteau nonchalant fendant les eaux sans masque

pour sucer cet oeil enlarmé

2 - PORTE-JOIE

VINT UN BOUQUET de gardénias

de London Gardens

anonyme

un matin

et juste une carte

adressée pour célébrer le retour of the gods

ou des biens ?

— goods —

trait d'encre incliné

en lieu et place de paraphe

ce reflet de mon ironique sourire oblique

sitôt la livraison des caisses

les statuettes délivrées sur les rayonnages

Ra

Hathor

Nut Isis et Ka

Vishnou en ivoire

certaines figures façonnées avant Moïse

sur la table étalées en cercle

sur mon bureau dressées en arc

tout près d'Athéna

parfaite

seulement sans lance

que préserva notre princesse

avec elles

on aurait dit le bureau même

que H. D. connut

exceptées les fenêtres à

la française

l'œil serait la récompense de la déesse

et de qui ce bouquet mes fleurs

préférées

frélégance

hasard sinon belle intuition

parfum jasminé

arbuste

sempervirent tant

admiré

qui veut dire amour inavoué timidité

de qui ce sans nom sinon la

marque

de H. D.

m'introduisant à nos déesses

entrez belle dame

étrangère

l'oeil sur les statues avant même de me fixer

non-dit du désir

nos arrière-pensées moraves

H. D. avait parcouru Wien

en vain

pour un gardénia

du six mai

avant de venir Berggasse

qu'elle rêvait de voir un jour nommée Freudgasse

crx gammées

et têtes de mort à la craie

trottoir jalonnant

et s'arrêtant net devant mon portail du 19

— plus loin c'est

la Polizei Gefangria —

les ombres s'allongent

giboulées parfois

de papiers dorés oblongs aux

devises inscrites

crackers averse en papillotes

HTLR DONNE DU PAIN — HTLR DONNE DU TRAVAIL

festif mauvais monde

conservant la loyauté du

joli

tout fleuriste anglais recommande

les orchidées pour

mon anniversaire

H. D. connaît ma préférence

secrète

n'avais-je dit jadis que je

pouvais toujours trouver des gardénias en fleur à

Roma ?

elle est venue au cabinet

cette fois

où nul ne serait

sorti

effaré

peur porosité

portes d'entrée portes de sorties et doubles portes

pour rosir l'énigme

porte-joie

mais pourquoi êtes-vous venue ?

dehors c'est comment ?

très calme

Professeur

cher irréprochable

gardien de la porte

Janus

vous le fantôme le majic

vous ma sage-femme de l'âme

non c'est vous

la poète

mais l'Œdipe-roi l'outrenois

forer

creuser

l'épineuse énigme

et jusqu'aux énergies fossiles

l'île

— Corfou —

tribut monté des fonds marins

l'effroi de

la fluidité crue

série des S inversés points d'interrogation

bouillants

ces bourdons d'images

les écrits-sur-le mur lancés

l'esprit dessalé

glyphes de l'inconscient projetés contours non de

l'ombre

mais de la clarté

la langue un rempart isolant

plus que protecteur

sauf la voix

— MUND —

le dit des doigts à

la vulve

flacon de sel pour l'écriture

est-ce qu'une femme est heureuse avec une femme ?

bio

logiquement no

de la brume novembrière

— de West End —

les gardénias que H. D. trouva

livrés durant ma villégiature sans retour

désir venu marcher en moi

sans épine

Yves di Manno,^[apoe]

terre sienne

(extrait)

à Mathias Perez

flèche de vert
dans la nuit de

la feuille noire

le pinceau fouille
(mais d'une autre

manière) cette plaie d'une
autre matière

puis le sentier
tranche à nouveau

la page en deux

étendues planes
(deux terres deux vers

qui ne sauraient
se mélanger)

*

un angle mort
un œil ouvert

la page verte
offerte au noir

la couleur coule

entre deux plis
de tissu blanc

(ce qu'on voit à travers
n'est pas le pré

déterminé, ni le ciel

à l'envers, l'étendue
d'ombre bleue surplombant

les corps couchés
dans la nuit verte)

*

ni le puits vu du ciel
qu'est la terre

(le noir règne)

orbite immense déchirant
la nuit sans la

moindre lumière
sur les mourants

mais la couleur revient coupée
en deux par la

déclinaison, la pente
recommence, une page

parfaitement verte

où la main erre avant
d'être tranchée

*

demi-cercle
incisé

la lune verticale

(des signes par
inadvertance ?

entailles vertes

saignements

l'espace s'a
menuise

lune
et plume

souches
et troncs

masque troué

*

incise verticale

(un corps couché
ne verrait que

le pré horizontal)

un œil étroit un astre
mort et la

chair entaillée

on ne voit pas la lame ni
le corps

du doigt on touche
une herbe, un brin

de ciel, un pan
de terre dépareillé

: retour au vert (à l'unité)

*

: puis au noir (écorné)

dans l'angle
supérieur

visant dans la nuit sombre

une halte, un terrier
(comme hier)

un dédale un damier

chantiers abandonnés

hissant dans la nuit claire

leurs outils

périmés, au fil de l'eau

traçant un S au bord

des berges bicolores

(inverse sur le pré)

*

pour rejoindre en lisière

de la page

pliée le bois fossilisé

(la forêt millénaire)

refermée sur la nuit

(et l'iris éphémère)

comme en travers du lit

noir, vert

apposés seuls

(opposés ?)

si la page

est un drap

doublement

déplié

*

(ces nuits, ces voix

ces plaies plus que ces plaintes

sillonant à leur tour

le pré comme une page

l'encre comme

un présage

ces vers comme du sang

puis dans le cercle
de la nuit

la courbe mitoyenne

l'étrave

l'océan de terre
& d'herbe

la strophe traversée

NOTE. Poème de 2 fois 27 pages de 7 vers chacune, **terre sienne** a été composé en octobre 2010 en regardant (intensément) deux livres peints de Mathias Perez – et en laissant la plume dériver/méditer à leur sujet. Une édition complète du texte et des peintures paraîtra prochainement aux éditions Carte Blanche.

Christophe Lamiot Enos,^[apoe]

JEUDI 01^{ER} JANVIER 2004, COLOMBES, REVEIL

Qui me dit « il neige » :
le lit tourné vers le sud.
Objets, objets nombreux dans la pièce.

Familiers. En place.
Le ciel enneige la vue.
Du lit nouveau, souvenirs, venez.

Le dessus de lit.
J'ai froid dans le dos, aux jambes.
Un tourbillon de petits flocons.

Aller, debout. Tôt.
Premier lit orienté vers
le sud aussi—malgré des orages.

Première nuit. Jour.
Fenêtres en face éteintes.
Premier jour sans hâte. Une venue.

LE 10 JANVIER 2004, COLOMBES, JE TE PROMENE ELISA-JADE
JUSQU'AU PARC DES OISEAUX

LE 10 JANVIER 2004, TARD LE SOIR, BEAUCOUP DE VENT QUE
J'ENTENDS PAR LA HOTTE DANS LA CUISINE

Le vent passe
il fait nuit
un souffle venu d'entre les bâtiments plus fort
d'apporter, d'emporter de la pluie ce soir
entre dans l'appartement—il entre

le vent passe
il fait nuit
par la hotte dans la cuisine, telle son sort
à ce souffle nocturne, à pouvoir
de se glisser sous les portes, entre.

Le vent passe
il fait nuit
visite du dedans, de ce qui vient du dehors
bruissement, même après son passage, du noir
en cuisine, qui en perd son centre

le vent passe
il fait nuit
dans la pièce principale également, où tu dors
la porte-fenêtre ne fermant pas, croire
à un rendez-vous, penser un ancre

le vent passe
il fait nuit :
le froid qui siffle, siffle dehors, souffle qui mord
mais pas ici—ici pommes, ici poires
du vent qui passe gonflent le ventre.

LE 10 JANVIER 2004, COLOMBES, JE TE FAIS VISITER LES DIFFÉRENTES
PIECES DE L'APPARTEMENT

LE VENDREDI 16 JANVIER 2004, COLOMBES, EN REVENANT DU PARC
DES OISEAUX NOUS PASSONS CHEZ GEMIER POUR UNE BAGUETTE BIO

LE SAMEDI 17 JANVIER 2004, COLOMBES, JE MANGE DU PAIN MOUILLE
D'HUILE D'OLIVE ET EN LAISSE TOMBER UN MORCEAU

LE SAMEDI 17 JANVIER 2004, COLOMBES, J'INSTALLE TA NACELLE
DANS LA HONDA

LE SAMEDI 17 JANVIER 2004, COLOMBES, OISEAUX DANS LE CIEL
AU-DESSUS DE PAUL BERT, VERS L'ILE MARANTE

Dans le ciel gris au-dessus des bâtiments
par des plis et dé-plies nous indiquent bel accompagnement
qui, à formes de liberté, en appelle

quatre cents les oiseaux, peut-être cinq cents
beaucoup leurs ailes vont, à la façon d'un sol qui monte, descend.
Bâti et gris ciel, ce don des oiseaux mêle

à l'au-dessus, à l'énergie en suivant ;
éclaircies des corps étendus, à peu de choses près l'ascendant
soudain qui reflue, rabat collectif hèle

d'autres partis à tire d'ailes devant
maintenant à leur tour faisant statues jetées, éparpillement
des étourneaux dont le mouvement se gèle—

à croire qu'ils communiquent, volant
une direction puis une autre, son donnant donnant, cependant
que les plumes battent de l'air, péle-mêle ;

nouent : de ces manifestations de courants
où nous trouver aussi, dans l'automobile, lent prolongement
de ta présence au creux de cette nacelle

successions de draps sans plus de battement
non, je ne vois pas de gros oiseaux, leur vol qui se tend, se détend
à coups d'ailes courtes et beaucoup ces ailes.

LE DIMANCHE 18 JANVIER 2004, COLOMBES, JE PARLE DE CONTACT
OCULAIRE ET TU ME REGARDES

DIMANCHE 18 JANVIER 2004, COLOMBES, JE METS UNE GOUTTE DE
VITAMINE D, PAR MEGARDE, JUSTE SOUS TON CÉIL DROIT

DIMANCHE 18 JANVIER 2004, COLOMBES, TU AS LES YEUX VERS LA
FENÊTRE EN PRENANT TON BIBERON

DIMANCHE 18 JANVIER 2004, COLOMBES, DE DANS TA CHAMBRE JE
VOIS UN RESTANT DE LIERRE PENDRE DU MUR

Le soleil va se coucher. Lumière
au ras des toits une couche de violet
vue par la fenêtre de ta chambre :

le dehors se sature, lumière
par laquelle continue, dans les violets
ce que je ne vois pas, de ta chambre ;

soleil, sommeil, dans cette lumière
se sent de notre sang qui bat, le violet
épaisseur de rêve dans ta chambre—

la journée qui finit, la lumière
voici ; les pointent la couche de violet
la fenêtre, le mur de ta chambre ;

comme un doigt indique la lumière
du lierre selon sa tige de violet
pendant contre le mur de ta chambre.

DIMANCHE 18 JANVIER 2004, COLOMBES, JE TE COUCHE EN TE
FAISANT FAIRE LE POISSON AU-DESSUS DU LIT

LE 29 JANVIER 2004, COLOMBES, TU ME REGARDES COMME JE TE
DESCENDS DANS TA NACELLE (DANS L'ESCALIER)

LE 29 JANVIER 2004, ILE MARANTE, UN NAGEUR ME TEND LE BONNET
QUE J'AI PERDU ET SUIS EN TRAIN DE CHERCHER, DANS LA PISCINE

LE 29 JANVIER 2004, TU PRENDS TON PREMIER BAIN SANS PLEURS, TU FAIS MEME LA PLANCHE

LE 30 JANVIER 2004, COLOMBES, JE REVE QUE JE MANGE UN DESSERT DANS UN ENDROIT SIMILAIRE A L'*INTERNATIONAL HOUSE* DE BERKELEY, GATEAU A LA FRAISE QUE JE NE PEUX AVALER

LE 30 JANVIER 2004, JE ME REVEILLE, TA MERE CROIT QUE JE PLEURE

LE 30 JANVIER 2004, TU NE ME REGARDES PAS (MAIS SUR TA GAUCHE) PENDANT QUE JE TE DONNE LE BIBERON, CEPENDANT TU ME LANCES UN REGARD INTERROGATEUR QUAND JE NE TE TIENS PLUS ORDINAIREMMENT POUR ATTEINDRE LE BAVOIR DERRIERE TOI, SUR LE CANAPE

LE 30 JANVIER 2004, JE TE LIS *LE CHEVAL BLEU*, ALBUM DU PERE CASTOR, TU SOURIS AUX CRIS DES ANIMAUX QUE J'IMITE

LE DIMANCHE 1^{ER} FEVRIER 2004, NOUS SORTONS AU JARDIN DU LUXEMBOURG

LE LUNDI 2 FEVRIER 2004, APRES-MIDI, PARIS, RUE VULPIAN, JE MANGE UN CROISSANT AUX AMANDES ET AU SOLEIL

LE MARDI 3 FEVRIER 2004, APRES TON REVEIL TU MANGES BIEN, AS ENSUITE UN BEAU VISAGE DE BEBE JOUFFLU S'ENDORMANT

LE MARDI 3 FEVRIER 2004, ENTRE 17 ET 18 HEURES TROIS FOIS LE CIEL VU DE LA FENETRE DE L'APPARTEMENT DE COLOMBES ATTIRE MON REGARD

LE MERCREDI 11 FEVRIER 2004, PARIS, EN FACE DU MUSEE D'ORSAY CARRES DE LUMIERE TRES VIVE

LE MERCREDI 11 FEVRIER 2004, PARIS, DE L'APPARTEMENT RUE DU CHAMP DE L'ALOUETTE LUMIERE DANS UN BATIMENT SUR LA DROITE

LE JEUDI 12 FEVRIER 2004, 11H47 A MA MONTRE, REFLETS D'ARBRES
NUS DANS L'EAU VUE DU TRAIN DE 10H53 AU DEPART DE PARIS SAINT-
LAZARE POUR LE HAVRE VIA ROUEN RIVE DROITE

LE JEUDI 12 FEVRIER 2004, JE PENSE À TA GRAND-MÈRE

12/02/04, COLOMBES, DE L'APPARTEMENT

Nuit tombée. Lumières à l'intérieur éteintes. Dans le berceau
de l'appartement tout en haut suspendu. Du bâtiment, le haut
s'entend. Des bruits, d'en dessous le toit.

Du vaste, du spacieux. Une pièce
que nous devons repérer non seulement de l'œil, mais de l'oreille
intérieur au bâtiment, les états de bois qu'on voit, par la trappe

quand, au bout de l'échelle double dans le couloir, soudain, quelqu'un
ouvre (un employé, pour un travail) ;
ou bien s'agirait-il des voisins de notre dernier et même étage

couple avec leur fille, entrevus dont l'agitation au quotidien
monterait, pour revenir en échos, comme d'en haut, par rebond
(non ce que je peuplerais de sons) ?

Des bruits, le discontinu. De pas.
Quelque chose de rythmé ; seule une perception accrue en fait
le signalement ; ou bien encore des chocs plus lointains, venant

le long de tuyauteries peut-être. De marteaux. Quelqu'un bricole
dans la journée, parfois, comme peuvent
après déménagement se marquer, bientôt, gammes au piano

une activité précédant les nôtres, par rapport à laquelle
s'habituer ne paraît pas lointain, même si dans une contrainte
incontournable ; puis qui s'estompe.

Sur le rebord du chevalet, à
portée de la main dans la pièce principale, une étoile à six
branches, de couleur nacré tout à côté du portrait d'une femme :

cette insistance, marche (mais de quoi ?) à travers l'obscurité
au moment de l'endormissement
au-dessus, sans l'encombrement d'un grenier—inconnu qui importe.

L'habitation peu à peu cernée par succession et accumulation de rêves se caractérise par une absence de toit ordinaire, c'est-à-dire pointé vers le haut. S'y indique sa spécificité urbaine : j'ai déjà vécu dans une HLM (à Pont-Audemer, dans mes toutes premières années, rue qui s'appelait alors « de la petite vitesse », à cause d'un proche dépôt postal pour les plis acheminés ainsi : par petite vitesse) ; comme une appartenance aussi à ces bâtis amérindiens, dans le sud des Etats-Unis d'Amérique, dont j'ai seulement entendu parler (auxquels je n'ai jamais rendu visite, bien que cette forme de terre et d'occupation me parle). S'attachent à cette particularité de structure architecturale au moins deux traits distinctifs : d'une part et pour le premier, un régime de précipitations permettant de ne se pas trop soucier de l'écoulement des eaux de pluie sur l'ensemble de l'année, soit une situation dans un pays bénéficiant d'un climat quasi désertique ; d'autre part et pour le second, une humilité vigilante manifestée dans la disposition des logis de l'homme entre sol et ciel, soit une conception peut-être du ressort de l'inconscient de la construction, situant les habitants comme se fondant dans le paysage (et non y érigeant des pointes et des hauteurs visibles de loin, dans un geste quasi ostentatoire). Ce toit-ci du rêve me surprend : je n'en ai pas l'habitude des maisons individuelles où j'ai dormi, en France, au Royaume-Uni, en Allemagne, aux Etats-Unis d'Amérique, en Suisse, au Canada, aux Bermudes, en Belgique, ni de la plupart des bâtiments où j'ai séjourné à Paris (jusqu'en 2009). Ce toit-ci, plat, détermine une sorte bien particulière d'espace au-dessus—y accéder découvre tranquillement et d'en haut, donc de façon renouvelée d'autres habitations, d'autres bâtiments s'offrant, depuis quelque chose comme une terrasse (plusieurs terrasses dans l'installation), à la vue. Du bâtiment à l'absence de toit ordinaire, travailler ne semble pas plus commode qu'ailleurs, mais pourtant il apparaît que je ne puisse m'en passer—et que je me rapproche même de ce qui peut apparaître comme les sources vives de mon travail. Est-ce la perspective ? Est-ce la situation par rapport au centre de la ville ? Cette transparence de la position de l'habitant sur sa terrasse qu'un dégagement ouvre au regard d'autrui ? La nécessité d'un toit, malgré tout ? Une polyphonie monte sous forme de questionnements en plusieurs langues. Cette impression réconfortante que l'habitation ne se referme pas sur elle-même, mais au contraire ne cesse d'échanger avec ses extérieurs me seconde et me confirme.

LE SAMEDI 14 FEVRIER 2004, PARIS, JE CHERCHE DES LIVRES À LA
LIBRAIRIE SHAKESPEARE & CO

LE SAMEDI 14 FEVRIER 2004, PARIS, DANS LE QUARTIER
PARTICULIÈREMENT VICTIME D'EMBOUTEILLAGES EN CETTE FIN
D'APRES-MIDI, J'AI PEUR DE NE PAS REVOIR BIENTOT L'AUTOMOBILE
DANS LAQUELLE JE SUIS VENU ET DE LAQUELLE JE SUIS SEUL
DESCENDU

14/02/04, EN SUIVANT, PARIS, DANS MON ATTENTE PRÈS DES QUAIS,
SOUDAIN, L'AUTOMOBILE

Dans cette rue proche de la librairie
le soir tombe, dans cette autre
dans la troisième plus large cependant

personne que je connaisse
j'attends, sans un achat, je monte le guet
avec le froid qui arrive

petit à petit, l'angoisse, lentement

combien lentes, combien les automobiles
la lumière diminue
chacun pour soi, au volant, dans la fatigue

enfermée au brouhaha

dans le pas à pas tout également voir
à travers l'obscurité
l'automobile Honda, parmi les phares—

ou bien encore quelque mieux

en scintillements ; voici que je distingue
prise par la succession
oui, cette automobile, en plus, des lumières

qui s'assemblent, maintenant
pas à pas porté sur quels flots, d'une lampe
—flots de la circulation.

Patrick Varetz, *[apoe]*

332.

Qui les seins la peau et les
Os qui le sang si c'est le
Sang qu'il faut dire qui la

Tête et le cœur qui la gorge
Et les poumons et qui la tête
Seule mais la tête seule — la

Tête — c'est autre chose la
Chair toujours l'on tente de
La purger du mal on l'irradie

On y injecte de quoi brûler
Et laver ce qui l'infecte mais
La tête seule on l'endort on

La paralysie et on lui suture
Un à un les mots espérant
Ainsi désenvoûter l'horreur.

On y injecte de quoi brûler.

333.

Pourquoi rouvrir et
Curer la même plaie
Ce qui s'échappe du

Passé pue tu le sais
La rage de ton père
À quoi bon t'obstiner

Les personnes de ta
Condition ne sont pas
Autorisées à vaincre

L'adversité.

334.

Arme ou livre
L'outil que tu
Lances te relie
A l'énigme du

Ciel

Prolongeant sa
Course visible
Il mesure l'in-
Franchissable
Qui te sépare
De la maison

De la

Mort

(Tout ce que l'
On jette finit par
Retomber après
Avoir fendu les
Âmes.)

Ciel**335.**

Ce chien
Qui prétend
Crier avec
Une bouche
D'homme

Est un point
Minuscule
Dans
L'univers

Il rétrécit à
Mesure que
Sa raison
L'abandonne.

Minuscule

336.

Chacun ici se laisse fasciner
Par l'éclat de sa défaite l'œil
S'allume comme si ce qui ad-

Venait advenait à quelqu'un
D'autre chez Tchekhov on ne
Dit pas tout loin de là mais

Ce qui se mesure entre les
Mots permet de s'imaginer
Plus grand et non meilleur

Ce n'est pas la misère où les
Autres vous surprennent qui
Importe mais la stature à la-

Quelle on se contraint pour
Contrarier le réel.

Contrarier le réel**337.**

Pendue à un bâton l'âme
Sèche sa peau de hareng
Chante dans le vent

Pêcheur il te faut fermer
Ta fenêtre te replier sur
Tes fautes un trou puant

À la place du cœur tu rêves
D'une chair blanche les
Anciens dieux autour de toi

Dorment dans les pierres
Inquiets du sort qui t'égare.

Chante dans le vent

338.

Pour rallier sans encombre
La métaphysique d'Aristote
On t'aiguille sur Heidegger

Ce n'est certes pas la voie
La plus facile mais c'est la
Seule qui se présente ce

Qui te ronge l'âme bientôt
La dénudera jusqu'à l'os ne
Laisse personne fût-il sorcier

T'arracher au mensonge de
Ta légèreté souris et trempe
Tes lèvres dans une coupe d'

Amertume défais-toi dans un
Frisson des sursauts de l'être.

Ce n'est certes pas la voie

342.

Voilà des semaines
Que tu boudes ton
Front s'épaissit l'œil

Furieux de ta mère
Perce sous le tien
Tes chevilles bientôt

Enfleront et les morts
En file indienne
Envahiront ton jardin.

Furieux de ta mère

343.

Pour te détruire il
Faudrait t'ouvrir
En deux et séparer

Le chagrin de la
Colère tu portes
À bout de bras

Le cadavre de ta
Mère tes pieds
Et tes pensées s'

Empêtrent sans
Jamais toucher
Ni espérer le sol.

À bout de bras**346.**

Le silence se referme sur toi
Incapable de cibler ton âme
Les sensations désertent celui

Que tu croyais incarner tu
Marches dans une eau peu
Profonde interrogeant une

Voie étrangère et sans indice
Tout a basculé le soulèvement
Qui s'opère en toi ne connaît

Nul aboutissement ton visage
Se heurte au mutisme qui le
Clôt le goût de ton existence

Te donne envie d'en finir tu
Rumines en boucle le ferment
De ta défaite et dans ton cœur

Se dilate le parfait abandon de
Celui qui se refuse à être.

Celui qui se refuse à être

347.

Pour simuler la distance
Que tu ne parviens pas à T'imposer
tu inventes le

TMOI

Et tu le regardes s'agiter
Devant toi et emprunter
D'autres personnalités l'

Âme s'unissant à l'esprit
Qui la torture jusqu'à
Créer ce corps étranger

Cette concrétion de sel et
De souffle où rougeois la
Mélancolie de ton existence.

TMOI**348.**

TMOI et MTOI envers
Et ambition de l'esprit
Peaux et pensées en

Expansion collées à
La vitrine du ciel
Principe divin de la

Confusion parodie du
Questionnement cris
Du TMOI enclos dans

Le mutisme du MTOI.

TMOI et MTOI la fêlure
De l'imposteur jeté en
Partage au milieu des

Vivants.

La vitrine du ciel

**МАЙАКОВСКИ
РОДЧЕНКО**

ПРО ЭТО

**L'AMOUR
LA POÉSIE
LA RÉVOLUTION**



МАЯКОВСКИЙ

*Adresses à Vladimir
Choix de poèmes
et Traductions
Henri Deluy*

Documents & caetera,

Juliette Roche (1884-1980), *femme DaDa*,
dans *Women in Dada*

pyjama toujours bleu
comme certaine difficulté à suivre la conversation
buste de Tolstoï football
l'inconfort des meubles esthétiques
annonce la reminiscence
confesseur athlète
Jiardino Guardi

jusqu'à la ressemblance

N'EXISTE PAS

idéoplastie

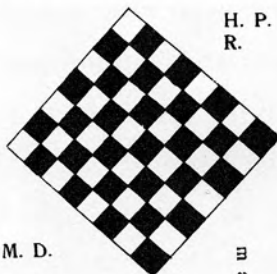
PÔLE TEMPÉRÉ

sous un parasol
a Saint-Cucufa
au Colorado
J. C.
je ne joue qu'en do
je ne joue qu'en fa
je ne joue qu'en sol

Fr. 2.50

la chaleur d'une pipe allumée
et le froid du verre sur la peau
étaient tout un climat

fa bémol faux



H. P.
R.

M. D.

l'œil slave sucrant la tasse à thé
déblaye les conceptions courage
araignée

matricule 10872-B.

KODAK

Actualités / Chroniques

Michel Plon,^[ac]

Libres associations

Louise Lambrichs, **Le livre de Pierre**
Psychisme et cancer, Éditions du Seuil

« Le livre » avait été édité initialement en 1995, aux éditions de la Différence. Réédité au Seuil en 1998, puis tout récemment, en 2011 donc, complété par une préface, une postface et de nombreuses annexes et dessins de Grandjabel. Je dois à Emmanuel Carrère, à son dernier ouvrage, *D'autres vies que la mienne* (chez P.O.L), d'en avoir connu l'existence. Une rencontre, fruit de quelques lignes « Pierre Cazenave, un psychanalyste qui a souffert pendant quinze ans d'un cancer et qui en est mort avant que son livre paraisse » (page 140). Il évoque aussi, tout comme « Pierre », la confession, testament, un peu injustement oublié, de Fritz Zorn, Mars. Quelques lignes, une sorte de fulgurance à la source d'un violent désir de lire ce « livre ». Il me le fallait toute affaire cessante. Oui mais... il était épuisé, introuvable - merci à Yannick, de la librairie Tschann, d'avoir déployé tous ses efforts pour alors me le trouver. En vain. - Bonheur d'entendre l'annonce de sa réédition, bonheur de l'avoir en main, plaisir, difficulté aussi parfois, d'une lecture à laquelle j'avais cru devoir renoncer.

Pierre, Pierre Cazenave, c'est son livre. Il était psychanalyste. J'ai bien envie de dire, lecture faite, psychanalyste avant tout ! Ce qui, de nos jours, ne va pas de soi entre les dérives universitaires et académiques d'un côté, les réglementations et l'emprise du néo libéralisme et de ses valeurs, dominées par le maître critère du mesurable, de l'autre. Pierre, son prénom s'impose, effet de l'écriture que lui a prêtée l'auteure ; Pierre « avait le cancer » ; il s'est battu quelques vingt années avec lui, contre lui, il a vécu avec lui. Le crabe est venu se confronter à sa pratique d'analyste conduisant Pierre à penser et à agir autour de cette question, sous titre du livre, « Psychanalyse et cancer ». Quelles relations, qu'en dire, qu'en faire, c'est le livre, livre qui dessine et donne à entendre les conceptions qui présidèrent à la création de ce centre, psychanalyse et cancer, son œuvre.

Louise Lambrichs c'est l'écriture, l'écriture du livre, à plus d'un titre « l'analyste » de l'analyste, c'est l'écrivaine, l'essayiste, concernée par la politique, la médecine, la justice. Je ne la connaissais pas, ou seulement par le truchement de quelques lignes, il y a un an ou deux, dans A.P précisément, lignes dans lesquelles elle disait ne pas me connaître, elle non plus, seulement

ce qu'elle venait de lire dans une précédente chronique et qui lui avait fort déplu, si ma mémoire est bonne. Elle converse avec Pierre, succession de « séances » dont la retranscription s'impose comme une tresse entre son dire à lui, le dire d'elle, les questions de l'une, les réponses du premier et parfois l'inverse. Dialogue. Dialogue pudique. L'échange n'est jamais parasité par la pensée du lecteur.

Ce n'est certes pas le premier ouvrage qui met en rapport la psychanalyse, l'inconscient et le cancer, mais ici le théoricisme, le recours à la théorie comme protection pour le psychanalyste, voire comme garant de sa dite « neutralité », ne sont pas plus de mise que le pathos auquel l'évocation de ce mal ne manque pas de conduire trop souvent. Si l'hommage est bien rendu à ceux qui ont su, pu, se servir de leur cancer pour en rendre compte, développer des hypothèses quant à ses raisons d'être - « Pourquoi moi ? » « De quoi parle cette maladie dans mon histoire ? » - en usant de leur talent littéraire, sont ainsi évoqués Fritz Zorn, Georges Perec, Susan Sontag, Claude Roy et quelques autres, le propos de Pierre et de Louise est différent, à l'écart de toute idée de récit ou de confession. Il s'agit d'un véritable travail, de l'examen des conditions permettant de faire que la psychanalyse, posée, annoncée et vécue comme étant de l'ordre d'un « non savoir » soit au service, sorte de révélateur, de la compétence du malade non à guérir mais à lutter, puisse aider le malade à aller vers cet idéal consistant à faire qu'il soit son propre médecin, qu'il prenne en main sa maladie dans tous ses aspects.

Mais ici pas de confusion, pas de méprise, pas d'impérialisme psychanalytique : si la place de la médecine est en tout point respectée, si ses progrès sont appréciés, si son apport incontournable est reconnu, c'est plutôt, au-delà de son extrême et louable technicité, cet autre impérialisme, le sien, qui est pointé, c'est son mode de pensée, pour user d'une expression freudienne à l'œuvre dans son livre sur l'analyse profane, son scientisme et le peu de cas qu'elle fait du psychisme qui sont mis en cause.

C'est aussi l'extrême difficulté, voire trop souvent l'impossibilité d'une collaboration entre médecins et psychanalystes qui est mise en cause sans détours, ne serait-ce que par le biais de cette remarque qui me paraît synthétiser cet impossible, à savoir le fait que lorsque, cas plutôt rare - la situation a peut être évolué sur ce point depuis ces années 90, c'est à vérifier - le médecin se tourne vers l'analyste, c'est le plus souvent, trop souvent en désespoir de cause, c'est-à-dire trop tard, comme si venait à se dire là, dans cet irrespect du temps dont un malade a besoin pour se battre, le mépris impensé du médical envers la démarche « sur mesure », c'est-à-dire à l'opposé de toute idée de protocole, que constitue l'approche psychanalytique.

Un mot encore car ces quelques lignes sont bien loin de restituer la richesse du parcours que constitue ce livre, un mot pour préciser que l'inspiration de Pierre Cazenave, penseur de ce projet dont la réalisation vit le jour - Louise Lambrichs n'y est pas pour rien - peu de temps après sa disparition, celui d'un centre d'accueil Psychanalyse et cancer, auquel il faut notamment associer le

nom de Françoise Bessis, dont on peut connaître la conception matérielle et les conditions de fonctionnement en annexe du livre, que cette inspiration puise sa sève avant tout, sans bien sûr ignorer Freud et aussi Lacan, dans la pensée de Ferenczi, dans celle de Winnicott dont la démarche apparaît de manière lumineuse, à l'opposé des bons sentiments, du « maternel » dont on a l'habitude de l'affubler et d'autres intentions surchargées d'affects sous la bannière desquelles sa démarche est trop souvent rangée, mais aussi dans ce sens de l'audace, dans l'originalité et le franc parler qui furent ceux de Serge Leclair.

Un oasis de bonheur en ce weekend dit des rameaux, avril 2011, au milieu des marasmes politiques, économiques, sismiques et nucléaires, trois jours ailleurs, à Rome - et non quinze hélas ! Titre d'un merveilleux film de Vincente Minnelli avec Kirk Douglas, Edward G. Robinson et Cyd Charisse qui date de ...1962 - pour visiter, chose exceptionnelle, ce sera trop tard lorsque ces lignes seront imprimées, le Palais Farnese, ses fastes picturaux - la salle des Carrache est inouïe - ses sculptures, son architecture, cours intérieures et jardins, et last but not least, accessible seulement pendant les fins de semaine durant cette période d'ouverture au public, le bureau, grandiose, de l'Ambassadeur.

Le temps aussi d'aller voir une exposition qui transcende le « réalisme socialiste », celle d'un peintre russe et soviétique, Aleksandr Deineka « il maestro sovietico della modernità » comme le dit le catalogue, une découverte. Le temps enfin, ce dimanche matin tout ensoleillé, d'aller faire une visite privée de la Villa Medici grâce à l'obligeance d'une jeune et charmante compositrice, Claire Mélanie Sinnhuber, rencontrée autour d'un café dans l'avion, pensionnaire de la Villa qui nous a fait respirer le charme de cette domiciliation unique avec fenêtres donnant pour un côté sur la ville pour l'autre sur les merveilleux jardins de la Villa Borghèse. Quelques délicieux repas avec des amis, Rome est toujours chaleureuse.

En dépit des berlusconneries. Dur de rentrer.

Claude Adelen,^[ac]

La chronique de poésie

Lettre à Charles Dobzynski après la lecture de son livre : *Je est un juif, roman (L'Harmattan)*

Mon cher Charles,

Tu viens de nous donner, avec *J'ai failli la perdre* l'année dernière, et *Je suis un juif, roman*, que j'achève aujourd'hui de lire, deux poèmes remarquables, deux oeuvres de la grande maturité du poète que tu es depuis toujours et qui se soucie comme d'une guigne des jugements de la mode.

Je est un juif, roman. Je veux saluer ce livre comme il le mérite pour ce qu'il est un acte de liberté de pensée et d'écriture ô combien audacieux, tant sur le plan du sujet abordé que sur celui de la forme adoptée. Poser en vers, en un poème narratif, la question de son identité (juive ou nom qu'importe !), broser (brasser) son histoire personnelle avec celle de l'Histoire effrayante de ce siècle écoulé, oser regarder cela en face et en parler (« *Revienne le temps des prophètes/ Moïse Elie ou Spinoza/ je sais qu'exploserait leur tête* »), cela force l'admiration. Les heures noires, l'évocation de *la rafle du 16 juillet* (j'ai pensé au film qu'on en a fait et qui n'était pas si mal que ça), la folie des hommes quand elle prend cette forme qui dépassera toujours mon entendement : l'antisémitisme. Et son contraire (l'autre face de la question abordée dans ce qui regarde l'Etat d'Israël), je me demande qui pouvait faire cela, faire de la poésie avec cela.

Poème politique, *engagé* comme on disait naguère. Je ne suis pas sûr que ces mots conviennent. Mais il faut aussi parler de la *forme*, de cette usage faussement naïf d'un vers gauche qui campe autour de l'octosyllabe, avec sa rime et ses calembours. Naïve, cette forme, au sens où la peinture de Chagall est naïve, et beaucoup d'images, de suites de vers m'ont fait revoir en pensée les toiles de Chagall et pas seulement dans « Un cheval juif » :

*Tête noire et crinière blanche
qui ne s'était pas enfui
d'une écurie de Chagall*

Vers qui pourraient aussi bien évoquer des formes d'expressionnisme, celles que j'ai pu voir récemment, de Félix Nussbaum, au musée d'art et d'histoire du judaïsme.

*Mais les persiennes parfois
se changent en hyènes
qui n'ont pour charogne
que les reliefs du jour.*

Poème politique, non, disais-je, mais oui si l'on considère que l'objet (l'horrible objet, « l'Histoire avec sa grande Hache ») du poème, la « question juive si l'on veut », se confond au plus intime de l'être du poète narrateur, avec l'essence même de son être et sa revendication de liberté. Laisse moi te dire que les plus belles pages du livre, pour moi, sont peut-être celles qui évoquent des images familières, domestiques, l'image de ta mère :

*Ma mère à sa machine à coudre
chantait par coeur des vers appris
ceux de Péretz qui sont la foudre*

ceux de Bialik qui sont des cris

*Elle aimait aussi Baudelaire
dont le yiddish par son accent
lustrait les vers comme une eau claire*

le chargeait d'un parfum puissant.

Ou celles encore qui ressuscitent « *Toutes les saveurs douce-amères/./Le tscholent la langue fumée, /la carpe farcie, /l'arôme des nuits d'Idumée.* » Gaucherie du vers disais-je, de l'octosyllabe (mètre par excellence du poème narratif), mais gaucherie qui fait exploser aussi parfois des images éblouissantes (« *Voici que le temps se transfuse/ de corps en corps au bleu des blés/ les miroirs se volatilisent..* »). Comme un souvenir d'Aragon dont tu indiques au passage l'héritage prosodique (« *La Pologne est cette péniche / qu'abandonnèrent les haleurs* »). Aussi la réussite est-elle totale quand tu dis :

*Qu'au miroir je me reconnaisse
Spectral au milieu des sapins
Pour que me rende ma jeunesse*

Une mazurka de Chopin.

Aussi le Trente deuxième poème qui clôture le livre est-il exemplaire, et il faudrait ici le recopier en entier. Simplement, pour finir, ce tercet :

*Deux langues en moi coexistent
Qui m'ont à jamais
Du vivre vrai tracé les pistes.*

Critiquera qui veut ce livre, disant « que l'intention etc... ». Pour moi je salue le courage de ce texte.

Lettre à Andrea Zanzotto, *Phosphènes*, traduit par Philippe Di Meo (José Corti)

Je me souvenais d'avoir lu (en 1999) *Les Pâques* (trad. Adriana Pilia et Jacques Demarcq) dont j'avais rendu compte dans *Action poétique*, et *La Beauté* (trad Ph. Di Meo), en 2000. Dix ans plus tard je me suis attaqué à la lecture (en italien), des oeuvres complètes d'Andrea Zanzotto. Et je dois dire que ce n'est pas une petite affaire. Aussi, lorsque Philippe Di Meo m'a fait parvenir sa traduction de *Fosfeni* (en édition bilingue), j'ai tout d'abord voulu saluer la prouesse du traducteur qui est parvenu à « faire passer » en français une des poésies les plus difficiles d'accès de la langue italienne : son élan, sa vigueur syntaxique et lexicale, animée d'un souffle qui demeure hölderlinien (On sait combien Zanzotto a été marqué par la lecture de Hölderlin, *terrifié* même par cette sentence du poète allemand : « Nous sommes un signe sans signification. ») *Phosphène* est un texte complexe parce qu'il s'affronte (comme toute l'oeuvre de Zanzotto du reste) à une question vitale : celle de la nature même de la poésie, de la justification de la parole poétique, et donc à ses possibilités de connaissance du psychisme et du réel. Et s'attaque par là même à une autre question cruciale : celle de la conservation des vestiges de la mémoire. Une métapoésie pourrait-on dire, dans laquelle le sens tragique de l'être s'impose au contact du réel, du paysage, de l'histoire, de la tradition littéraire et ce dans une constante remise en question du langage poétique par l'explosion du signifiant à l'intérieur du signifié.

Phosphènes est peut-être le livre le plus abstrait de Zanzotto, né en 1921. Bien loin des poèmes des années quarante et soixante : *Dietro il paesaggio* (*Derrière le paysage*) pour lequel j'avoue avoir conservé une affection particulière, *Les Elegies* (1954) *Vocativo* (1957) *Eglogues* (1962). Après la révolution linguistique de *La Beauté* et des *Pâques*, après la prolifération du *Galaté au bois*, voici un texte qui nous plonge dans un univers hivernal, où les particules de la lumière se réfractent dans une géométrie de neige et d'abstractions, à travers les nuées et le gel (la gelée la gélatine). Ph. Di Meo peut alors écrire : « Une recomposition des minuscules signes éblouis, aveuglés, explose alors en une pulvérisation de phosphènes, proches et lointains, intérieurs et extérieurs, impersonnels ou privés. Des gisements épars de souvenirs fossilisés ou enfouis réaffleurent. » Un livre dans lequel, à l'immersion chtonienne, répond l'élévation, la raréfaction qui fait le souffle haletant, la sublimation aux limites de l'indicible. Le titre du livre nous en avertit : nous sommes en présence d'une parole qui semble elle-même un vertige de points lumineux qui nous assaillent, nos yeux fermés dans les ténèbres. Comme si l'on traversait une succession d'états quasi pathologiques.

Le lecteur sera sans doute comme moi dérouté par ce qu'il pourrait parfois prendre pour les tics d'avant-garde (typographiques entre autres), par une froideur, un conceptualisation à l'extrême qui le « laisserait froid », par une « hyperculturation » du discours qui charrie d'innombrables références, poétiques, philosophiques, scientifiques. Mais en même temps, il ne pourra que se sentir emporté par ces agglutinations lexicales, ces vers bégayés ou prononcés sur le mode de l'accélération et de l'elliptique, comme précipités par

la crainte d'un épuisement du souffle dans une course éperdue qui ne cesse de se relancer. Il ne pourra que se sentir étreint par l'angoisse du poète qui est une composante essentielle de l'oeuvre (au moins autant que la composante linguistique cataclysmique, « magmatique »), il ne pourra qu'être ébloui par cette clarté rationnelle du logos effroyablement proche de l'aveuglement, si tant est, que comme le dit Rilke, « le beau est le commencement du terrible »..

Je dois ici citer quelques vers (*Collapser et pomœrium*):

*Dis-moi quelle langue j'ai perdue et laissé se collapser
Dis moi en quelle langue j'ai perdu, collapsé
et pourquoi dans cette enceinte aimée à cause de l'immensité
de sa perte
j'ai erré sans jamais me perdre
bien qu'ayant été perdu par quelqu'un, par quelqu'un*

Philippe di Méo éclaire remarquablement ce texte difficile dans son excellente préface qui, reliant ce poème à une tradition poétique ancienne, nous permet d'en suivre l'infléchissement vers des territoires intimes auxquels le vertige du discours veut faire écran. Une phrase de cette préface me semble tout à fait éclairante de la démarche de Zanzotto : « *Dans le balancement rythmique induit par la configuration duelle du poème écartelé entre deux polarités apparentes, objectives et subjectives, et néanmoins recentrées par une force centrifuge discrète mais efficace, le discours du moi poétique préserve son intensité comme son authenticité dans la mesure où il se présente avant tout comme un flux et un va et vient* ».

Quelles que soient les réserves que l'on pourrait faire quant à la difficulté de lecture de cette poésie qui a suscité souvent l'excès d'exégèse, on doit saluer ici le travail de Philippe di Méo qui peut permettre au lecteur français de pénétrer un univers linguistique exceptionnel dans la poésie européenne des années 80. S'il en fait l'effort (« car difficiles ont les belles choses), le lecteur apercevra là une des plus hautes ambitions poétiques pour « *centrer la feuille* », c'est à dire pour « repenser » le langage.

*Pédale sans klaxonner car sur le gravier
personne n'empêchera personne de pousser
un sprint bondissant parmi les papillons*

*Le centrage de la feuille a commencé
bien pédalé à coups de pied.*

Jacques-Henri Michot,^[ac]

*Beauté, mon beau souci...*¹

« La vraie barrière qui arrête le sujet devant le champ innommable du désir radical (...), c'est à proprement parler le phénomène esthétique pour autant qu'il est identifiable à l'expérience du beau - le beau dans son rayonnement éclatant, ce beau dont on a dit qu'il était la splendeur du vrai². C'est évidemment parce que le vrai n'est pas bien joli à voir que le beau en est, sinon la splendeur, tout au moins la couverture. »

(Jacques Lacan, *Le Séminaire, VII - L'éthique de la psychanalyse*, p. 256)

Lundi 25 avril 2011. Au moment - 10h15 - où j'entreprends la rédaction de cette chronique : grand soleil. Et voilà que son éclat me fait penser à un jeudi de 1974 : « Le 25 avril au matin, le soleil sur le Portugal... » (...) En rester là, pour l'instant, avec le soleil.

Réponse à une enquête

Prenant appui sur le passage que voici : « *Il me semble que la Prose française peut arriver à une beauté dont on n'a pas l'idée ? Ne trouvez-vous pas que nos amis sont peu préoccupés de la Beauté ? Et pourtant il n'y a dans le monde que cela d'important!* (Flaubert à Tourgueniev, 25 juin 1876) », une revue « de littérature et de critique »³ (son nom ? plus tard) a posé (quand ? patience !) la question : « Comme poète ou comme prosateur, cette préoccupation existe-t-elle ou a-t-elle un sens pour vous ? ». Seize réponses ont été publiées dans la rubrique : « Le souci de la beauté ». Je n'ai eu accès qu'à *une seule* d'entre elles. Pour les autres, j'en suis réduit à des titres : « A thing of beauty is a joy forever »⁴, « D'une rare beauté », « La beauté me fait peur », « Souci de la beauté ? »...

Bref, voici comment débute - *sur les chapeaux de roue* - le texte dont j'ai pu prendre connaissance : « Je ne vois pas pourquoi écrire si ce n'est en effet pour arriver à de la beauté avec les mots. » Peu après : « Tramer de la beauté avec les mots (...) est proprement l'objet de la littérature. » Plus loin : « La beauté est aiguille dans la meule de foin des mots. (sic) » Etc. Commentaire en réserve.

¹ Tel, le titre d'un bref roman de Valéry Larbaud.

² Chacun peut se procurer, sur Internet, un tapis de souris ou un porte-clés, qui, l'un et l'autre, donnent à lire : « **LE BEAU, C'EST LA SPLENDEUR DU VRAI (PLATON)** ». En négligeant le fait que ces mots sont, au vrai, de saint Thomas, qui n'éprouverait un faible pour le tapis ? Car s'installer à son ordinateur le matin (avec - imaginons - le projet de confectionner un livre) en ayant sous les yeux une telle phrase, qui clignotera au gré des mouvements de la souris, est-ce que cela, jour après jour, ne serait pas propre à constituer le plus vif encouragement pour *continuer* ? Le sens d'un travail (d'écriture) ne pourrait-il pas être donné par la décision de tenir le regard fixé sur ce tressage intense du beau et du vrai, de tenir, en somme, ce *cap*-là ? Reste pourtant à se confronter aux propos de Lacan.

³ Ladite revue ayant cité inexactement la lettre de Flaubert, je me suis permis de rétablir le texte correct.

⁴ Ce vers de John Keats m'est cher depuis mon adolescence. Et je l'ai souvent convoqué à mon usage propre. Une telle précision afin que - sait-on jamais... - la suite de cette chronique ne soit pas imputée à quelque sombre « adversaire » de la beauté !

Soleils, peuple, « artistes », beauté...

Le soleil du jeudi 25 avril 1974... Celui du dimanche 19 mars 1871 : « (...) Le drapeau rouge est à l'Hôtel-de-Ville. Avec les brouillards du matin, l'armée, le Gouvernement, l'Administration se sont évaporés. Des profondeurs du faubourg Saint-Antoine, de l'obscur rue Basfroi, le Comité Central est projeté en tête de Paris, au grand soleil du monde." (Lissagaray). Et Rimbaud célébrera, lui aussi, dans *Les mains de Jeanne-Marie*, un « grand soleil » : « Elles ont pâli, merveilleuses./Au grand soleil d'amour chargé⁵,/Sur le bronze des mitrailleuses/À travers Paris insurgé ! »

Il en est, pourtant, que l'éclat, la chaleur de tels soleils sont fort loin d'emplir de joie. C'est ainsi que, le 19 mars, Edmond de Goncourt évoque un tout autre « rayonnement ». À propos des gardes nationaux, il note dans son *Journal* : « On est pris de dégoût en voyant leurs faces stupides et abjectes, où le triomphe et l'ivresse mettent comme une crapulerie rayonnante. » Et d'écrire, le même jour, qu'il éprouve « un sentiment de fatigue d'être français⁶ ; le désir vague d'aller chercher une patrie où l'artiste ait sa pensée tranquille et non à tout moment troublée par les stupides agitations, par les convulsions bêtes d'une tourbe destructive. »

L'artiste - avec son écriture artiste.

« Le réalisme (...) n'a pas l'unique mission de décrire ce qui est bas, ce qui est répugnant, ce qui pue. Il est venu au monde aussi, lui, pour définir dans de « l'écriture artiste » ce qui est élevé, ce qui est joli, ce qui sent bon, et encore pour donner les aspects et les profils des êtres raffinés et des choses riches : mais cela en vue d'une étude appliquée, rigoureuse et non conventionnelle et non imaginative, de la beauté (...). » (1879).

La Beauté, nous y voilà.

Voilà les « beaux mots » qui, comme disait Lacan, servent de *couverture* à... quoi, au juste (dans ce cas) ? En vif abrégé : à l'insupportable hideur du peuple.⁷

Le culte de la Beauté comme pièce d'un puzzle

Maintenant, je vous dis *tout* - ou presque.

La réponse dont vous avez lu des fragments n'est pas celle qu'après tout, elle aurait pu être : celle, par exemple, de tel sectateur de « L'Art pour l'Art », ou de Leconte de Lisle ou d'Edmond de Goncourt... Publiée dans la livraison de septembre-novembre 2006 du *Nouveau recueil*, et reprise dans le livre *Bric et broc*, elle est signée Olivier Rolin.

L'assimilation - comme *allant de soi* - de l'écriture à la fabrication de la Beauté pourrait appeler de longs développements, qui excèderaient les limites de cette chronique, comme on dit. Je me bornerai à ces remarques :

- Dans sa préface, O.R. évoque un « nous » (anciens militants radicaux) qu'unit aujourd'hui la « distance » prise avec « la conception politique du monde »⁸. Avec lui, tout se passe donc comme si cette bien funeste « conception » - quelle regrettable erreur de jeunesse que de l'avoir adoptée ! - avait, fort heureusement, cédé le pas à une conception *esthétique* du monde. Ainsi son rejet (son reniement) de la première « conception » rend compte, pour l'essentiel, de sa présentation de la Beauté comme seul et axial *terminus ad quem* de l'écriture. De surcroît, O.R. n'a-t-il pas, en somme, du temps à rattraper ? Qu'on en juge : « ... cette méfiance vis-à-vis de la beauté, prélude à la haine de la beauté, était une sorte de lèpre morale dont nos esprits étaient infectés (...)

⁵ En 1974, Luigi Nono fera de ce vers le titre de son « action scénique » *Al gran sole carico d'amore*.

⁶ Loger dans le petit espace d'une note comme le clignotement de la « fatigue d'être français » qui peut, aujourd'hui - pour des raisons exactement opposées à celles de Goncourt - affecter tel(le) ou tel(le). Car ce sentiment de fatigue (de début d'asphyxie ?), comment ne pas le rapporter, d'abord, à ce qu'annonce et dénonce un vers des *Châtiments* : « *Limmondice au sommet de l'État se déploie.* » ? Mais aussi, peut-être, au « Faute d'un peuple qui nous porte » de Klee ? (Tout cela en pointillé aléatoire...)

⁷ Si l'on veut avoir une idée des propos abjects (appels au massacre compris) que les innombrables sectateurs du Beau - à de très rares exceptions près - ont tenus sur les Communards, le livre de Paul Lidzky, *Les écrivains contre la Commune* (opportunément réédité en 2010) demeure indispensable.

⁸ Pour « la petite histoire » : C'est sans doute Jean-Claude Milner qui, dès 1983, a conféré à cette formule une certaine « notoriété ». Après quoi (en 2002), Benny Lévy sous-titrera « Critique de la conception politique du monde » son ouvrage *Le meurtre du pasteur - B. L.*, qui fut (d'abord sous le nom de Pierre Victor) secrétaire de Sartre et est désigné, dans *Tigre en papier* d'O.R. (2002 également), comme le « Grand Dirigeant » de « La Cause ».

Et la beauté de l'art, n'en parlons pas. Nous la détestions sans la connaître. »
(*Tigre en papier*, p. 56-7)

- Ne peut-on, toutefois, se demander si c'est bien le seul désir du Beau qui fait écrire R. ? Une *tout autre* « conception politique » ne risque-t-elle pas de pervertir la pure Beauté recherchée ? Lisons : « ... elle est toute farcie de l'idéologie des bourgeois branchés, les « jeunes des cités », dits plus simplement les « jeunes », c'est sacré, de la pure victime, ça a beau jouer du couteau et du pitbull, dealer et racketter, violer, brûler des synagogues (*sic*), terroriser profs et prolos, c'est de l'hostie consacrée, oui, l'Agnus Dei des « bobos » (op.cit., p.38). De telles lignes⁹ ne ressortiraient-elles pas à une «conception»... lâchons le mot... *réactionnaire* ?¹⁰

(...) (...) (...)

Mettre en opposition, pour finir, « Boîte à outils » et *Les Outils*, livre de 2003 qui réunit diverses *interventions* de Leslie Kaplan. Dont l'une est intitulée : « La phrase la plus politique pour moi en tant qu'écrivain ». (C'est moi qui fais usage de l'italique). La phrase en question est celle - souvent citée - où Kafka évoque l'écriture comme «bond hors du rang des meurtriers». Ne pouvant reproduire ici le commentaire - fulgurant - qu'en donne N. K., je me bornerai à ces lignes d'intense *déplacement* : « Les assassins (...) sont ceux qui restent dans le rang, qui suivent le cours habituel du monde, qui répètent et recommandent la mauvaise vie telle qu'elle est. »¹¹

Nous voilà à l'extrême opposé de ce discours ranci et fort douteux qui consiste à proclamer - avec une (« belle » ?) assurance - que ce qui compte pour tout écrivain, ce n'est *rien d'autre* que polir bellement la matière verbale. Va nécessairement de pair avec une telle profession de foi le refus d'admettre que l'écriture puisse être impulsée par un désir - « utopique » ? - de « mettre en crise »¹², chacun avec les moyens de son bord, et ne serait-ce que d'une manière infinitésimale¹³, «la mauvaise vie telle qu'elle est ». O.R. et ses semblables se situent ainsi au plus loin d'une autre phrase (à juste titre célèbre) écrite par Kafka dans une lettre du 27 janvier 1904 : « ... un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous. »¹⁴ Le gel des fausses certitudes, le gel des stéréotypes, le gel de la domination acceptée...La nature gelée/congelée de l'ordre établi et de tout ce qui s'en accommode.

Que la beauté (ou les beautés) d'un texte, d'une musique, d'un film, d'un tableau... puisse(nt), en somme, « aider à vivre », je n'en disconviens pas.

Il n'empêche que, confronté à la promotion de la Beauté comme référence suprême - et seule fin - du travail d'écriture, je prendrais volontiers à mon compte, même si ce n'est plus guère de *mon âge*, ceci :

« *Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux - Et je l'ai trouvée amère. - Et je l'ai injuriée.* »

Mons-en-Baroeul, 25-27 avril et 23 mai 2011

⁹ D'une «beauté», du reste, pour le moins discutable. Mais passons.

¹⁰ C'est précisément à l'époque où la réponse de R. a paru en revue qu'a débuté le lamentable feuilleton Robert Redeker. R.R. : celui qui publie (le 19 septembre 2006) dans *Le Figaro* une tribune intitulée « Face aux intimidations islamistes, que doit faire le monde libre ? » (Oui, vous avez bien lu : *le monde libre*. Le vocabulaire de la « guerre froide » reprend du service !), tribune à ce point médiocre et haineuse que la rédaction du journal se désolidarisa de R.R. et... présenta des excuses à Al Jazeera. Or, ledit R.R. se déclarant l'objet d'une *fatwa* (rien de moins !), vont circuler plusieurs pétitions de soutien à ce pauvre homme. La première d'entre elles à l'initiative de la revue *Le Meilleur des mondes*, fondée au printemps de cette même année 2006, et qui défend avec ardeur les positions américaines en matière de politique étrangère (Afghanistan, Irak, etc.) Et comment se nomme donc un des rédacteurs de cette revue ? Mais Olivier Rolin, voyons. O.R. : Docteur Jekyll adorateur/promoteur de la Belle Écriture, et Mister Hyde « néo-cons. à la française » ? Je le crains.

¹¹ La phrase de Kafka et le commentaire de Leslie Kaplan sont à ce point essentiels pour mon propre travail que je leur ai consacré deux pages dans *Comme un fracas*, livre publié en 2009.

¹² C'est ainsi que Brecht lit le terme de « critique ». La voilà bien, la détestable et antédiluvienne « conception politique du monde » !

¹³ Tel(le) ou tel(le) se souviendra sans doute de « la petite roue » et de « la petite vis »...

¹⁴ Je ne résiste pas au plaisir de préciser que Kafka a mentionné le livre comme salutaire « hache » dix-huit ans, jour pour jour, avant de définir l'écriture comme « bond hors du rang des meurtriers ».

Louise

L. Lambrichs, *[ac]*

À tout va... pensiero !

L'homme crée à tout va

Des machines à mémoire et des drogues à oublier
Des chansons pour bambins et des éprouvettes à copuler
Des armes à détruire des armées et des populations désarmées
Des institutions fiévreuses et des potins d'escalier
Des usines de parapluies et des experts imperméables
Des stocks de pardessus et des comités encagoulés
Des bureaucraties paperassières et des problèmes de robinets
Des pesticides pour traiter la terre et des protocoles pour les malades
Des catastrophes « naturelles » et des explosions de cancers
Des réseaux de soin embouteillés et des médecins désespérés
Des broyeuses assoiffées de papiers compromettants et
Des cons promettant des lendemains qui chantent
Des budgets pour disciplines pseudo-scientifiques et des savants délirants
Des secrets à tiroirs et des polichinelles anonymes
Des logiciels à triple fond et des utérus sur mesure
Des pensées sans penseurs et des penseurs écorchés vifs
Des discours standardisés et des inconscients à la pelle
Des produits internationaux et des organisations toxiques
Des mafias bien introduites et des culs bénis qui remercient
Des seaux de morts qui veulent tout dire et des prières en forme de poire
Des gestionnaires de bétail humain et des organes d'opinion débordés
Des tribunaux pénaux ad hoc et de pénibles procureurs pas cap'
Des ONG sans ciboulot et des ministres maîtres queux
Des chaussures de marche ou crève et des « think tank » n'en jetez plus
Des observateurs observés et des objectifs aveuglés
Des châteaux de cartes à déjouer et des Eglises domestiques
Des histoires d'hagiographies glorieuses et des théories en Espagne
Des comités pour dire le bien et des mouchoirs de toutes les couleurs
Des responsables ne répondant de rien et des innocents qui paieront tout

Et tout ce qu'il crée avec les moyens de son bord avant la grande traversée, l'homme finit par le nommer « société » ou « système », grand corps malade qu'il accuse de tout où chacun peut crever la gueule ouverte sans que cela touche qui que ce soit sauf, peut-être, quelques inconnus et quelques proches lorsqu'il nous en reste et qu'ils nous aiment un peu malgré tout ce qu'à tout va, sans toujours le savoir, on leur en a fait voir.

Donc, faire voir et entendre, c'est cela que fait l'homme, à d'autres qui

écoutent et voient, se laissent toucher, s'en laissent ou non conter, pensent à cela qu'ils voient, écoutent, et qui fait événement, cent fois sur le métier etc., pour finir, patatras, par publier – autrement dit soumettre à tout va mal on voudrait mieux le monde corps à cœurs à l'oreille d'autrui supposée pas trop sourde.

L'événement, c'est donc ce qui surgit, vous arrive inattendu, les faits n'arrivent à personne, pour qu'ils adviennent à la conscience et deviennent pensables il faut cette chose étrange, singulière, qu'ils vous arrivent, autrement dit vous émeuvent ou vous affectent. C'est d'ailleurs cela qui fait surgir des mots, parler, écrire, en principe, on ne voit pas très bien pourquoi on parlerait de quelque chose qui ne nous affecterait pas d'une façon ou d'une autre, fût-ce pour des raisons obscures à la conscience même.

En mars et avril se sont ainsi produits deux événements publics que je n'ai pas vu commenter par la presse française : un sublime et un plus-que-consternant (que j'opposerais, dans une syntaxe des événements à imaginer, au « plus-que-parfait » de notre langue). Commençons par le second : le 15 avril, le TPIY a condamné à 24 ans de prison le général Gotovina. Par cette condamnation à la fois réelle, symbolique, et reposant sur une part d'imaginaire anglo-européen catastrophique, ce n'est pas seulement le militaire ayant récupéré les territoires occupés par les sécessionnistes grands-serbes qui est condamné, c'est l'Etat croate qui se trouve mis en cause pour avoir résisté à l'agression commanditée par Milosevic. Bien sûr, Gotovina va interjeter appel. En attendant, Milosevic a gagné jusqu'ici sur toute la ligne : et sur le plan territorial, et du point de vue symbolique. Au passage, les valeurs que l'Europe est supposée défendre sont bafouées par la justice internationale elle-même sans que personne, en France, ne s'en offusque (ne serait-ce un événement que pour moi ? Voilà qui me surprendrait).

Heureusement – second événement qui précède le premier – le 12 mars, l'Italie fêtait le 150^e anniversaire de sa création. Pour l'occasion, l'opéra de Rome donna Nabucco, sous la direction de Riccardo Muti. Le chant des Hébreux, à l'époque, traduisait la protestation des Italiens contre l'oppression autrichienne. L'événement, déplacé, se reproduisit : le chœur des Hébreux fut bissé, la représentation interrompue, et Muti le muet prit pour une fois la parole. À titre exceptionnel, pour manifester son inquiétude face à la destruction actuelle de la culture par le pouvoir politique, il donnerait le bis avant la fin de la représentation. Tournant quasiment le dos au chœur, il invita la salle à joindre sa voix démultipliée à celle des choristes. Moment sublime où toute une salle chante son refus de voir détruire la pensée et la culture dans laquelle elle se reconnaît. « Va, pensiero... »

Ecce l'artiste, sortant de l'ombre et se dressant soudain face au politique. Silvio Berlusconi, en effet, était dans la salle.

Qu'a-t-il entendu ?

Pour les amoureux qui n'ont pas, dans l'homme, perdu tout espoir, voici le lien :

<http://mobile.agoravox.fr/actualites/europe/article/silvio-berlusconi-renverse-par-91522>

Penser l'Europe actuelle serait, par exemple, découvrir le rapport entre les deux événements cités.

Véronique

Pittolo,^[ac]

Un art de l'évanouissement.

L'Âge de verre, Cole Swensen, éd José Corti.

Dans ce livre étrange et délicat, l'histoire de l'art et la science accompagnent le poème. Nous sommes face à une écriture qui associe le scientifique froid au poétique émouvant. L'hybridation du commentaire et du poétique provoque quelque chose d'exemplaire, un débordement, une exploration hors limites, hors cadre. L'histoire de l'art est toujours celle de la fenêtre et du regard, toujours interrogés. Quatre siècles de peinture, depuis Alberti et Léonard, ont façonné notre vision et l'idée que le monde est perçu comme une scène depuis notre intériorité. *Un tableau a encore un modèle extérieur; c'est encore une fenêtre*, dit Gilles Deleuze. Le tableau ouvre un monde qui, il y a une seconde, n'était pas là. Pour l'apprécier, il faut franchir un seuil, une marge, un bord. Quels que soient les avatars de la modernité, abstraction limite, art conceptuel, rejet de la narration ou du lyrisme, la question du dehors et du dedans revient en boomerang, en poésie comme en peinture ou dans les innovations techniques et scientifiques. Si le bon sens consiste à dire qu'on ne peut être qu'à l'intérieur ou à l'extérieur, le poème permet de tenir sur la crête et l'entre-deux, ce que nous montre ce livre qui fait rêver ET penser. L'œuvre de Bonnard est ici l'occasion d'une interrogation sur le verre, la transparence, l'opacité, mais également un moyen de comprendre la modernité. « En douchant le verre de couleurs, Bonnard l'a fendu dans le sens de la longueur, l'a fouetté, prophétique, Gauguinique, et l'a introduit dans le XX^e siècle où finalement la fenêtre advint tout à fait - la maison de la sœur de Wittgenstein à Vienne, le Grand Verre de Duchamp, incandescente, la fenêtre est un aimant ».

Au-delà de l'argumentation, la théorie est déplacée au profit d'une mise en valeur des perceptions, visions furtives, chancelantes, fantômatiques, pour une écriture révélée. Ni religieuse, ni idéologique, mais simplement photosensible.

La réalité s'imprègne de précision hallucinante : « Quelqu'un tourne dans la fenêtre – très petit, très précis, invisible à l'œil nu, il tourne et tourne dans la vitre...

Quoi que ce soit qui entre par une fenêtre est un revenant ».

Si la révolution impressionniste fut un art de l'effritement des repères spatio-temporels, Cole Swensen nous montre à quel point elle ne fut pas seulement un mouvement pictural, mais également une table rase, un commencement perpétuel, espace où le regard habitué à la perspective traditionnelle bute sans cesse et s'inverse : « Regarder dehors c'est voir, regarder dedans c'est blanchir lentement ». À l'évidence du monde visible s'oppose la mouvance et l'incertitude, la relativité qui attendra Einstein pour s'ériger en système.

Mais restons dans la poésie de Swensen qui est un art de la rêverie absorbante, auquel répond Bonnard lorsqu'il peint « Marthe qui est dehors dans la cour et vient s'appuyer à la fenêtre et t'appelle ». Art de la perturbation, en ce qu'il renouvelle la manière de repenser l'histoire de l'art comme un poème. Nous quittons les sentiers autorisés des sciences humaines réservés aux spécialistes, universitaires, conservateurs et critiques de tout poil.

J'ai été personnellement frappée par quelques images qui s'ouvrent comme des propositions savantes et sentimentales, par exemple, la manière dont est décrite la figure aristocratique de l'amant mélancolique, occasion d'une démonstration physico-chimique (verre, verticalité, reflet), figure solitaire du Roi triste et légendaire comme une figurine de Saxe que Proust voyait en chacun des Guermantes, incarnant le désespoir dans son propre reflet : « Tracez du doigt la ligne d'horizon sur la vitre embrumée. François 1^{er}, regardant s'éloigner l'attelage de son amante en bas dans la rue, en traça la progression avec son diamant sur la vitre, la grava par hasard à jamais, et le verre restant obstinément plat, vertical, lui renvoya son propre visage dans la demi-lumière qui est celle, aussi, de l'intérieur ».

À la lecture d'un tel livre, nous n'avons pas honte d'être poète ou de stationner devant les vitres, fussent-elles opaques. Les tenants du littéralisme à tout prix, et ceux qui pensent que le mot *poésie* est devenu ringard, devraient lire et relire ces phrases, paragraphes, morceaux de prose qui ouvrent comme autant de réflexion sur le langage, la perception, le mystère de la peinture ou la passion du poème. La question des genres n'est plus à l'ordre du jour, ici, dans une écriture qui dépasse ces interrogations pour nous livrer un pur plaisir de lecture, ni vraiment poème, ni totalement essai, mais tout cela ensemble, et c'est tant mieux.

Anne-Renée

Caillé,^[ac]

« *Dans un monde moins
baroque que votre tête* »

Christophe Tarkos, *le baroque (cahier)*, Romainville, Al Dante, 2009.

le baroque de Christophe Tarkos est une somme. Celle de deux cahiers manuscrits qu'il constitue et offre amicalement à Julien Blaine, qui le publie avec la collaboration de Valérie Tarkos. Une somme qui totalise des dessins, calligrammes, graphiques, listes et énumérations qui forment un objet à l'esthétique pour le moins *baroque*. Le titre nous renvoie certainement à une irrégularité formelle (selon l'étymologie, à celle d'un rocher de granit ou d'une perle), à un esprit qui accueille la discontinuité et expose une tension dialectique entre ordre et désordre. Un tort serait de croire que le poète se complait à mimer le désordre du monde, l'entreprise est celle d'une réflexion métapoétique sur les rapports entre le langage et les ordres ; entre la représentation et les structures. Tarkos reconduit des enjeux qui occupent son entreprise poétique et l'aspect « chantier » du cahier permet la mise à nu des origines de ses préoccupations théoriques (anthropologiques, linguistiques, philosophiques) derrière lesquelles se tient une interrogation centrale : Comment, dans et par le poétique, *s'agencer* au Monde ?

Le figuratif dans *le baroque* a-t-il pour fonction de venir au secours du « défaut des langues » mallarméen ? Il serait facile d'alléguer sa présence sous le couvert de la nature inadéquate d'une langue qui faille à la représentation du réel. Dans cette optique, le poète opérerait une libération langagière en unissant la figure au mot, dans la mesure où elle puisse pallier l'infidélité entre sons et sens, réinsuffler une vérité. Mettre à jour cette faille inhérente de la langue en la confrontant au dessin comme forme plus « brute » du réel, *insonore*, précédente à son immersion (une utopie originelle) dans une langue qui « fiche » la « chose » :

chose

↓

fiche

Cela nous ramène à la langue normative et conventionnelle que l'on *fixe* (fiche) par consensus social à des fins de clarté, de communication et d'ordon-

nancement. La figure qu'utilise Tarkos parvient-elle vraiment à libérer la chose ; à « remotiver » la fiche ? Il serait plus juste de dire que la figure supplémente le processus réflexif du poétique, agit à la fois à titre d'« explication » picturale, de suggestion d'une asignifiante figurative face à l'abstraction du mot (« rêverie ») ou au contraire elle s'impose comme *vérité* car « la signification est la représentation », autrement dit « le dessin ne ment pas » (*Ma langue*). Pourquoi le graphique ou la carte, selon lui, ne mentent pas ? Ils seraient la forme la plus brute du signe, établissant une sorte de réciprocité immédiate entre ce qui représente et ce qui est représenté, le représentant étant le représenté et inversement. Ce mode de renvoi au réel (carte ou dessin comme signes) fait-il moins intervenir l'*arbitraire* que celui de la langue ? Ainsi, ment-il moins que la langue ? Il est à croire que Tarkos essaie, grâce au figuratif, d'ouvrir un dialogue sur la complexité de cet acte pluriel qu'est représenter, de *rendre présent* dans la langue et au-delà, dans le langage poétique.

Des ordres. Si différents registres figuratifs interviennent, le théorique domine : la carte (Carte des : « mouvements de population », « idéologies relayées », « montées des utopies libertaires ou communautaires »), le schéma (de la constellation d'Orion) ou les graphiques (des déplacements d'une mouche, d'une araignée et d'une fourmis). Le poète travestit le langage scientifique en le rendant inexploitable par simplification ou décontextualisation. Il n'est donc pas question de le mimer mais d'en extraire plutôt une structure qui renvoie à la notion d'ordre, à la mise en ordre du monde rendue visible. Devant le désordre apparent du cahier se trouve cette paradoxale mise en relief de modes de configuration et de classification, conçus par les sciences, qui visent un ordonnancement des êtres vivants et de leurs milieux. Conséquemment, il n'est pas surprenant d'y croiser le père de la taxinomie moderne : « Pourtant, cachée à l'intérieur de ce terrible trésor de la langue linnéenne / se trouve en secret, rayonnante, / la patate douce. ». Carl Von Linné qui, au 18^e siècle, nomme et hiérarchise, grâce au système de la nomenclature binominale latine, divers êtres vivants et les fait exister sous un nom d'usage « universel », contrairement à l'instabilité des noms vernaculaires soumis aux modifications des langues d'usage. En cela se trouve la tension entre le langage scientifique universel et l'hermétisme qu'il sous-tend dans son usage utilitaire. Sous *Ipomoea batatas* « se trouve en secret, rayonnante, la patate douce ».

Totaliser et structurer. La liste et l'énumération, procédés langagiers qui regroupent ou classent, sont chez Tarkos non systématiques et forment a priori des totalités arbitraires. Elles sont de nature empirique, avec leurs fractures, leur indiscipline, leur logique *totalisante* énigmatique (le « secret de la liste » dont parle Espitallier dans *Caisse à outils*). Cela n'est-il pas le propre des structures ordonnantes d'être empiriques ? « La structure donne le lien » (*Pan*) : voici ce qui plaît au poète dans *le baroque*, la structure expose les jonctions d'une totalité. « La plasticité des circuits nerveux par la multiplication des carrefours / synaptiques / aires d'interconnexion [...] le long de la chaîne fonctionne comme un tout / les ganglions sont intégrés dans / une activité globale / fibres géantes associatives inter-segmentaires ». Le corps est constitué de *liens* (contacts neuronaux, voies de

circulation, associations entre organes, transmissions d'informations...) qui, grâce au langage, exposent une gestion ordonnante du corps. Mais l'ordre, semble pointer Tarkos, est appelé constamment à être modifié, réorganisé selon la trame du regard : il demeure précaire. Du moment que peut être établi que l'ordre gît dans un désordre — apparent, car le désordre aussi a son ordre, sa logique — *le baroque* chercherait à articuler cette coexistence. Le monde (même s'il est « À calculer » écrit-il) comme la tête restent des entités *baroques* qui peut-être naturellement résistent aux structures *domesticantes* (notons que Tarkos cite *La pensée sauvage* de Lévis-Strauss...).

Nommer. Ce qui éloigne l'entreprise d'une totalisation à l'organisation encyclopédique serait une fidélité esthétique au monde et à la tête qui sont *baroques*. L'oscillation déterminante entre ordre et désordre naît de cet agencement à la tête et au monde avec et dans le langage poétique — structure qui demeure la plus complexe chez Tarkos et qui dépasse le paradigme de la faille du mimétisme, de la négativité de la langue, avec cette idée d'un « agencement » poétique avec le « dehors ». Le langage poétique traite le dehors, le perçoit, le médiatise, le structure, le calcule, le classe grâce à des formes et une matière première, la langue. Certes, l'agencement ne peut passer outre le problème de la langue :

Sensations des... sensations

à force naît l'intuition d'une structure derrière :

un monde,

tout un monde, fait de la même matière, qui existe tout ensemble en même temps jusqu'au plus loin où il peut, dont la forme est d'être tout d'un coup traversable comme on traverserait une forêt aux arbres rapprochés, sombre, épaisse, tout le long.

Sur le monde une diffraction de noms, à force d'être plusieurs à l'imaginer en même temps, à en parler, à parler de lui tout le temps, à faire implicitement référence.

Traverser la matière du monde (une forêt dense et sombre) avec des noms, avec de la parole mais ne pouvoir bien le voir en raison de l'épaisseur de l'obscurité ambiante : les noms butent alors sur le monde, ses arbres rapprochés et il y a au contact *déviations* des noms et de la parole. La glose à tendance phénoménologique tente une définition matérialisante du langage qui participe d'une théorie de la langue. C'est peut-être en renvoyant aux différents savoirs qui étudient le matériau langagier, les liens entre espace, matière et esprit (la « grammaire transfonctionnelle¹ de Chomsky » et la « logique des classes de Whitehead et Russell ») que Tarkos établit du *lien* à l'extérieur de ce qui aurait pu n'être qu'une autoréférentialité poétique unilatérale. *le baroque* réussit à articuler la présence d'une théorie de la langue au vaste concept du langage, à ses manifestations qui cherchent à régir et ordonnancer un monde, qui résiste peut-être, ontologiquement, aux forces de la structure

¹ Tarkos a peut-être voulu parler de la grammaire transformationnelle plutôt que « transfonctionnelle », qui ne semble pas être une notion conceptualisée par Chomsky.

Bruno Fern,^[ac]

Deux bouts

Isabelle Garron, *Corps fut*, Flammarion.

Saskia de Jong, *Résistent*, traduit du néerlandais par Henri Deluy et l'auteur, Biennale Internationale des Poètes en Val de Marne.

Ou deux façons de faire face, par le biais de l'écriture, à ce qui n'en finit jamais de s'opposer et / ou de se dérober, c'est-à-dire à peu près tout – mais sans illusions pour autant, le poème étant ici lucidement conçu comme « ruines de mots résistant à la Ruine »¹.

D'avoir commencé par le titre et la fin :

ignorant ce qui suit, noter dès maintenant
en dernière page du livre :
à celle qui est venue prendre corps

a permis de saisir quel est l'enjeu (l'ange / lent je) puis, n'ayant pensé à ce qui figure entre parenthèses qu'après avoir brièvement feuilleté l'ouvrage, la lecture a cependant confirmé ces résonances. En effet, dès les premières lignes, la mort est évoquée (celle du père avant celle, centrale, de « l'enfant mort-né »), d'où la nécessité vitale (puisqu'« tu n'es plus // dans ma vie ni moi dans la mienne ») de se (re)constituer en écrivant, de donner longuement (272 pages) corps à l'absence par un enchaînement de six « suites » accompagnées chacune de leur « variation », en cousant le texte autant qu'en le décousant pour qu'il incarne lui-même la précarité d'être – par exemple, à travers :

* la coupe qui n'a rien à voir, heureusement, avec le vers libre atone (espèce encore trop répandue) mais plutôt avec « une rupture qui tout à la fois casse et articule »² :

ta tête fixe aussi l'
ensemble inté
rieure

ment

¹ Jude Stéfan, *Stances : ou 52 contre-hai-ku*, Le Temps qu'il fait, 1991.

² Serge Margel, revue *Po&sie*, n° 121 (2007).

ou bien, jouant à nouveau avec les éclats polysémiques :

ce trou creusé pour toi
à la hâte dans la terre
de fin juillet

et de ses ar
bres ja
unis

* des embryons de narrations / descriptions dont la teneur autobiographique est évidente mais suffisamment tenue (à distance) et où s'insèrent la plupart du temps des considérations abstraites qui remplissent simultanément un rôle de court-circuit et d'ouverture réflexive dont l'objet, le plus souvent, est l'écriture :

ici] c'est autrement dire pas de montagne
à peindre .à écrire aucune vérité donc
mais tout poème – bras de fer

avec rien

soit l'équation l'économie
une chute à cru
follement

soit au final une tentative singulière d'(auto-)engendrement par le poème
« qui s'écrit là dans la poussée », histoire de faire écho à « cette réplique et / son énigme : // extend the core ».

« ...l'art de résister aux paroles... »³

> autant à celles des dits communicants qu'à certaines qui prétendent aller contre mais sont tout aussi exsangues à force de sacraliser le chaos pour mieux justifier leur inforinité ou de faire du beau avec la langue en pratiquant un lyrisme à taux d'humidité élevé;

> par une écriture qui, confrontée à l'expérience ordinaire que nous avons du monde (car elle affleure fréquemment, évitant ainsi « le piège du « post-modernisme » qui consiste en un jeu inépuisable de simulacres dans lequel la notion de « référent » disparaît et est exclu en tant que dernier vestige de l'illusion métaphysique »⁴), essaie d'en rémunérer les défauts sans se leurrer quant à sa capacité à atteindre une quelconque complétude – puisque ça ne peut que faire obstacle, non seulement en-dehors des mots :

³ Francis Ponge, *Natare piscem doces* (Quarante-deux proèmes).

⁴ Slavoj Žižek, *revue Grumeaux*, n° 1, 2009.

de plus tout est aussi éphémère et calme
retirées les chemises et les blouses, notre peau restante
fausse ruse, résistance accrue, pont unique

mais également en eux-mêmes, d'où l'instabilité des appuis que l'on parvient
à s'y créer (« une réussite, dans le cas le plus favorable / pourtant souvent nous
tombons ») ;

> à partir d'un constat indiscutable (« sans arrêt nous périssions là / nous
étions faits pour mourir ») où la tragédie personnelle est étroitement mêlée à
celle qui (devrait) nous concerne(r) tous :

ils sont assis là
astronautes avec un sac sur la tête
guantanamo ku klux klan
leur tête dé-capitée leur peau dé-pecée

– ce qui n'empêche pas, bien au contraire, de tenter des sauts hors du rang, des
pirouettes salutaires : « nous essayons une corde au parapet jusqu'au matin /
quand l'heure est sous condition, ceux qui vont se raser te saluent » ;

> en travaillant essentiellement rythme et syntaxe par ébranlements divers et
variés (télescopages, cassures, usages considérés comme impropres, etc.) pour
désorienter le sens commun et en tirer un peu de vif, reprendre

haleine, la main s'enfonçant dans la gorge, saisissant
doit faire un trou dans la gorge couci-couça le
exister, voici
oreille pour respirer

Spectacles

Fous dans la forêt - Shakespeare songs

Du 8 au 26 juin 2011

Textes de **William Shakespeare** - Conception **Cécile Garcia Fogel**

Le Bal de Ndinga

Du 9 juin au 3 juillet 2011

Texte de **Tchicaya U Tam'si** - Mise en scène et jeu **Pascal Nzonzi**

Lectures - Rencontres - Conférences

Jeudi 9 juin 2011 à 19h dans le cadre de l'atelier de traduction
de trois poètes britanniques à la Maison de la Poésie

G. Monk, C. Watts et J. Wilkinson - Lectures bilingues

Conception **Abigail Lang** et **Double Change**

Samedi 18 juin 2011

15h - Figures d'humanité # 14 - Conférence

Avec les Amis de l'Humanité - Invitée **Mireille Delmas-Marty**

17h30 - La République des poètes # 32 - Revue parlée

Dirigée et animée par **Marc Blanchet** - Invité **Claude Michel Cluny**

Lundi 27 juin 2011 à 20h30 dans le cadre du Festival des Cultures Juives

Portrait de Walter Benjamin par Hannah Arendt

Lecture **Claude Guerre**, **David Lescot** à la trompette

et Lecture à trois voix : poésie et musique des langues

Par **Noëmi Waysfeld**, **Michèle Tauber** et **Florent Labodinière**

Maison de la Poésie, passage Molière, 157 rue Saint-Martin Paris 3^e

Réservation au **01 44 54 53 00** - www.maisondelapoesieparis.com

Anne Malaprade,^[ac]

Cohen singerie

Francis Cohen, *Singeries pour Jacques Dupin*, Éditions de l'Attente, 2010, 13 euros, 116 p.

Toucher l'animal dans l'humain, dans le lecteur, dans l'écrivain car nous sommes tous, à travers l'éphémère d'une vie, une bête avec laquelle il faut apprendre à lire, écrire, aimer, penser, bref : exister.

Francis Cohen invente une lecture qui a l'audace de parler autant des livres lus et de leur auteur que de celui qui les lit, lui dont la peur, l'émotion, l'hésitation et les insolences sont relatées avec une légèreté tendue. Les lectures de Francis Cohen réalisent l'homme faisant la bête, la bête contrefaisant l'ange.

Un hommage, donc, qui dit la rencontre, la peur de l'interprétation, l'amitié, et la lecture comme dépense affrontée/effrontée jusqu'à l'écriture. Liberté de lire et d'écrire : refuser la nécessité, le définitif et l'évidence, dégager les limites de ce que l'homme se dit être, ouvrir la perspective d'un devenir animal.

Portrait de l'homme en lecteur, autoportrait en singe, lectures singes, singeries et renversements pornographiques voire pornologués : ce volume, qui réunit neuf textes écrits depuis 1995, constitue un essai critique renouvelant ce que lire veut dire. Du lire au rire, de l'homme au singe, du tu au je, du poète au clown, il s'agit de démultiplier les angles de vue et d'attaque, de combiner l'exégèse au récit, l'anecdote à la citation, l'esquisse à la synthèse, la gravité à la légèreté. « Jacques Dupin est prêt à tout entendre, même mes singeries ». Francis Cohen n'est pas pour autant prêt à écrire ou dire n'importe quoi : ce qu'il appelle « singeries » évolue dans un espace-temps qui tient à la fois du rêve et d'un état de surconscience.

Il capte de manière outrée et grimaçante l'ob-scène : à savoir ce qui se tient au premier plan, se dévoilant dans une langue dont l'impudeur inouïe heurte nos sens confinés à une poésie poétisante. Francis Cohen lit depuis un dehors qui (lui) donne des échappées belles, de belles échappées : chaque texte dérape sur un mot, une expression, multipliant les coïncidences et les retournements, les confidences et les transgressions. L'écoute flottante saisit, à vif, les motifs et les rappels, les constances et les fuites : haine de la poésie, vérité sexuée, forme éjaculatoire, décharge sonore et sémantique, démence en tous sens, envers et contre-chant.

À l'écart de ses propres attentes, cet admirateur irrévérencieux sait entendre, dans les poèmes de Dupin, l'insensé que le corps imprime, lance, élance, et qu'il ne peut retenir. À plusieurs reprises, ce lecteur polymorphe revendique un « œil de mouche » composé de multiples facettes hexagonales séparées les unes des autres, dont aucune ne converge vers le même point, chacune enregistrant sa propre image. Il faut compter avec son regard, qu'on imagine perçant, agaçant, omniprésent, collant peut-être. Ses trois mille yeux lui permettent une panoramique extraordinaire. La mouche accompagne, se pose, échappe, et gère près de deux cents images par seconde.

Ni douce ni agressive, elle est elle-même discrètement obscène — au-devant

des textes, comme une ombre dont on ne peut se départir —, attirée par le sang et l'excrément, les odeurs les plus fortes, la chaleur, les déjections et la matière avilie. Tout ce qui meut, alimente et consume le corps capte l'attention d'une fine mouche qui ne cesse de faire mouche.

Sa vitesse de réaction explique sans doute qu'elle ne se laisse piéger par aucune des séductions — Francis Cohen parle de « panoplie » — que pourrait lui soumettre un texte : « De ta panoplie je pourrais dire qu'elle singe l'élément mythique de la poésie, mais chaque cellule pornologique que je prélève réduit cet élément, parce que le plaisir de te lire, je le prends dans ces monades qui expriment toute ta poétique. »

Le fait humain n'est qu'extérieur : ce qui est premier, c'est donc le singe grimaçant le signe. L'humain, lui, survit en mimant le singe, et le poème est ce qui tourmente l'humain contre l'animal. Il ne chante pas mais désenchanté.

Il ne pense pas mais dépense. Ne décrit pas mais rit. Ne parle pas mais crie des poèmes « tréssinges ». L'animal apparaît comme ce qui détruit en la carnavalisant l'illusion. L'exigence d'une vérité en passe par l'animalisation et l'accouplement, le masque et l'improbable élucidation. Le singe marche, court, se cache, déguise la folie humaine, la couvre de poils et de grimaces, la caricature jusqu'à un point de justesse dont on ne peut se départir. S'approchant du singe et de ses singerie, c'est pourtant autre chose qu'on découvre.

Cet inconnu auquel il est si difficile de donner un nom, cela pourrait être l'impossible mis en acte, le fantasme d'un livre à venir : « Ou bien je ne sais pas te lire, ou bien je ne suis fidèle qu'à ces livres dont je rêve la possibilité ». Jacques Dupin écrit contre l'amour de la poésie, Francis Cohen écrit contre l'amour de la poésie de Jacques Dupin, Jacques et Francis écrivent certaines lectures au plus près d'une haine qui rend justice plutôt qu'elle ne trahit. La mise en pièce traverse l'animalisation, expérimente la rage et l'exultation, l'humain et l'inhumain.

Dans le cours de ce travail expérimental, le lecteur emporte le poète, et le poète fait confiance au lecteur qui aiguise la déception jusqu'à la caresse, et l'atteinte jusqu'au retrait.

La lecture, finalement, comme accident d'une liberté en acte : rien n'est prévu, toutes les rencontres sont possibles, qui dégagent l'énergie et l'audace d'un verbe qu'aucun cadre n'arrête, qu'aucune trahison ne compromet. « Il n'y a que tes livres que je lis comme ils ne sont pas, je ne cesse de dépasser la ligne ».

Francis Cohen lit au plus près de la transgression et de l'interdit Jacques Dupin. Il prend le risque de s'y perdre, ou d'y perdre, tout au moins, une certaine idée de la lecture comme fidélité à la lettre. Et c'est tant mieux car dans la perte surgit l'écrit. L'humain et l'animal solidaires, comme le sont l'écrit et sa lecture, écrit d'une lecture, lecture d'un écrit. Solidaires jusque dans le « tu », auquel Francis Cohen adresse l'un de ses textes. « Tu » pluriel, mixte d'un Francis au plus près d'un Jacques, « tu » aimé, admiré, attendu, mais dont la part inconnue ne cesse de croître au cours de l'envoi.

On ne veut pas savoir quelle est l'identité du destinataire. On écrit comme on lit, au plus loin de soi-même. À la limite de l'autre, quand il révèle celui que l'on désirerait figurer : « Et tu découvres qu'à celui qui ne cède pas à la poésie, plus rien ne se donne. Ou plus exactement, c'est le rien qui se donne dans la transgression.

Tu n'as cessé d'expérimenter l'écart pour venir à rien, pour saisir le rien à l'écart et dans l'écart, et tu n'as jamais cessé de bifurquer au dernier moment. Moment pervers de l'impossible pendant lequel le poème a eu le temps d'avoir lieu dans l'écart. »

Yves Boudier,^[ac]

Revue & Revues

Pour rompre avec l'habitude, je souhaite commencer cette chronique par la présentation, non d'une revue, mais d'un livre récemment paru : *Voyageurs de l'absolu, 55 poètes qui ont choisi de disparaître*, de Victor Escousse à Roland Giguère. Jacques Coly en est l'auteur, *Les Deux Siciles* (Daniel Martinez) l'éditeur. « *Le plus beau présent de la vie est la liberté qu'elle vous laisse d'en sortir à votre heure* » écrivait André Breton dans *Clair de terre*. Ainsi, depuis les Romantiques jusqu'à nous, nous retrouvons pour chacun des poètes présentés, leur parcours et plus précisément celui de leurs derniers jours, leurs derniers instants. Et l'on ne peut rester insensible à ces messages ultimes, parfois provocants, souvent discrets, dérisoires, mêlant solitude et misère aux peurs diffuses de monstres humains réels ou imaginaires. Nerval, Cravan, Segalen, Vaché, Nouveau, Rigaut, Roussel, Crevel, Celan, Collobert, Ketou, Luca, Viarre et quelques autres, connus ou mal connus. « *Lèvre sur cœur comme vipère / ma petite tuile d'orgueil* », Gérald Neveu.

Europe. (n° 983, mars 2011) 4, rue Marie-Rose. 75014 Paris.
www.europe-revue.info

Dans le sillage poétique du numéro précédent consacré en grande partie à Bernard Noël, celui-ci ouvre ses pages à Georges Perros et Joseph Joubert (1754-1824). Le rapprochement n'est pas tout à fait fortuit, si l'on se souvient des *Papiers collés* (1960) dans lesquels Perros soulignait que Joubert avait eu « *l'extrême pudeur (...) de ne rien publier de son vivant* ». Il fallut, en effet, attendre l'édition chez Gallimard en 1994 des *Carnets*, pour avoir un texte définitif, après l'édition André Beaunier de 1938. Comment expliquer que cet « *auteur sans livre* » (Blanchot) a exercé et exerce encore aujourd'hui une influence sur des poètes comme André du Bouchet, Philippe Jaccottet, Jean-Luc Sarré ou encore Philippe Beck ? Un art de la notation, du fragment, de l'éparpillement resserré dans les pages d'un carnet, « *à la fois séparation et liaison, créant pour finir une vaste étendue poreuse, transparente, éminemment respirable* » (Jaccottet), « *proses cousues dans l'inquiétude discontinuée* », ajoute P. Beck. Dans le Cahier de création, Armelle Leclercq. Parmi les notes de lecture, une double page éclairante de Ménaché sur les 99 poèmes de Jorge Luis Borges récemment traduits par Jacques Ancet, *La proximité de la mer*, chez Gallimard.

NB : vient de paraître le numéro Georg Trakl / Christa Wolf (avril 2011). Analyse en profondeur dans notre prochaine chronique, c'est promis. Toutefois, pour patienter, lisez en fin de ce volume les pages qu'Alain Lance offre à Henri Deluy...

Trois cerises et une sardine. (n° 27, novembre 2010) Publié par l'Association des amis de Benjamin Péret à Paris. Contact : 50, rue de la Charité. 69002 Lyon. www.benjamin-peret.org

L'ensemble des textes présentés dans ce numéro, sous son aspect apparemment disparate, concerne l'activité du mouvement surréaliste dans les années cinquante et révèle la part prise par Benjamin Péret, sous des formes les plus diverses, dans l'élaboration de textes collectifs ou la rédaction de revues. Animateur conséquent, loin de l'image de « chien de garde d'André Breton » comme le présentent ses ennemis ou une photographie prise à Saint-Cirq-Lapopie, sur laquelle on le voit pousser une brouette remplie de lourdes pierres, Benjamin Péret, révolutionnaire plutôt deux fois qu'une, demeure l'un des poètes majeurs de cette génération. Jérôme Duwa nous le rappelle dans un texte précis et documenté.

Gruppen. (n° 2, hiver 2011) Revue semestrielle. 131, bvd de Grenelle. 75015 Paris. www.revuegruppen.com

Bonheur de ces revues qui se fondent sur le croisement des genres. Ainsi, un entretien avec Martial Solal où les concepts de mesure, de pulsation, de dépassement d'une modernité caduque sont au cœur de la réflexion. Ainsi Ilan Kaddouch qui poursuit son travail sur la formalisation du temps musical, avec Pierre Boulez en l'occurrence. Ces questions ne nous éloignent pas du textuel ou du poétique. Et, il n'est que de lire, quelques pages plus loin *La Longue Marche de Zénon d'Elée* de Serge Pey pour s'en convaincre.

Place de la Sorbonne. (n° 1, mars 2011) Revue internationale de poésie de Paris Sorbonne. 29, rue Boursault 75017 Paris. pls@edrelief.fr

Nouvelle venue parmi les revues de poésie, PLS présente, sous un grand format, 225 pages attentives à la mise en page tant des poèmes que des textes ou dessins. Organisé en six parties (*Poésie française / Langues du monde / Contrepoints / Vis-à-vis / Confrontations / Compte rendus*), ce numéro inaugural rassemble vingt poètes de langue française et quatre poètes italiens, roumains, russes et yougoslaves. Un mélange de voix connues (Pascal Boulanger, William Cliff, Ariane Dreyfus, Antoine Emaz, Jacques Jouet, Jacques Josse, Jacques Roubaud, Yves Le Pestipon ou Esther Tellermann) et de poètes publiant, pour certains, leurs premiers textes en revue. Il se referme avec une double réflexion de Laurent Fourcaut et Gabrielle Althen sur *La poésie contemporaine et la question du sens*. Enfin, parmi les notes et informations, j'ai eu le plaisir de lire une présentation de *Poezibao* par Florence Trocmé elle-même, animatrice avisée et généreuse de ce site important. Un premier numéro ambitieux, un travail à suivre de toute évidence...

Passage d'Encres. (n° 42, mars 2011, *Le grand danger.*) 16, rue de Paris. 93230 Romainville. www.passagedencres.org

Jean-Pierre Faye est le coordonnateur de ce numéro philosophique qu'il présente ainsi : « C'est dans les temps du grand danger qu'apparaissent les philosophes », *annonçait Nietzsche à l'heure où les guerres franco-allemandes allaient allumer les guerres mondiales. Aujourd'hui, l'Europe invente sa paix, mais les autres continents lui empruntent une « philosophie » qui prolonge les cris guerriers : guerre au logocentrisme – à la raison – avec Klages qui propageait le culte de la svastika ; ou bilan de guerre annoncé dans les termes de la « déconstruction » par Heidegger célébrant Ernst Jünger et la mobilisation totale après avoir exigé le premier la « totale extermination de l'ennemi intérieur, l'Asiatique ». Est philosophe aujourd'hui qui se rend libre de ces fantasmes et en libère les autres, hors des chemins du grand danger.* Avec Heinz Wismann, Jacques Bouveresse, Jean Bollack, Martine Markovitz. En parallèle à ce dossier, Mathias Pérez (l'atelier d'Auvers-sur-Oise), Sophie Philippe (dessins), Françoise Le Corre/Yves Charnay (dessins), une note interrogative de Mathias Lair sur les écritures numériques, et un important poème de Pierre Drogi, *ascendant descendant*. Artiste invitée : Jacque Barral (illustration de couverture et collectors).

Espace(s). (n° 7, mars 2011) Le cahier de laboratoire de l'Observatoire de l'Espace du CNES. 2, place Maurice Quentin. 75039 Paris cedex 01. www.cnesobservatoire-leseditions.fr

Quarante auteurs penchés sur le même problème : la notion de « limites et frontières », avec toutes les interrogations liées à l'univers spatial, réel ou imaginaire, la vitesse, les distances, le corps modifié en apesanteur, la disparition (?) des frontières terrestres à l'échelle spatiale, la compétition planétaire, les limites de l'humain dans l'espace... On pourrait se penser là bien loin de la table d'écriture ou du clavier de nos ordinateurs donnant forme au poème, mais à y regarder de près, nos rapports à la fiction, aux pratiques multiples d'écritures, aux arts visuels entrent en écho et en résonance avec les problématiques de la recherche spatiale. Avec Jean-Claude Pinson, Jean-Bernard Pouy, Emmanuel Darley, Claude Chambard, Eric Suchère, David Christoffel, Daniel Pozner, Philippe Di Meo citant Leopardi : « *ainsi parmi cette immensité s'abîme ma pensée : / et en cette mer il m'est doux de naufrager.* »

Olusum / Genese. (n° 124, hiver 2010) Association A TA TURQUIE. 43, rue Saint-Dizier 54000 Nancy. www.aturquie.asso.fr

Revue bilingue. Ce numéro contient un dossier préparé par Sevgi Türker-Terlemez sur Bruno Cany et *la poésie en tant que lieu de résistance à la déficience de sens que nous offre la vie quotidienne*. Une présentation chaleureuse qui croise le travail philosophique de Bruno Cany, des poèmes et un entretien conséquent sur les enjeux de l'écriture, de la poésie qui « nous offre un "oui" agnostique au monde ». Le dossier reprend des textes publiés en revues et leur associe le travail pictural d'Alexandra Fontaine.

continu[um]. (n° 2, octobre 2010) Revue de l'ANRAT, Association nationale de Recherche et d'Action théâtrale (théâtreéducation). 38, rue du Faubourg Saint-Jacques. 75014 Paris. www.anrat.asso.fr

Le thème : masculin/féminin. Une analyse fort intéressante sur la place occupée par les femmes dans les arts de la scène. La revue s'interroge, dans le double sillage de Bourdieu et de Judith Butler sur le *genre*, sur les conditions culturelles et économiques de production de fictions et de signes que les scènes française donnent à voir. Et l'on rejoint la poésie avec les traces d'un atelier d'écriture sur le haïku... La nature aurait-elle un sexe ?

Et signalons pour clore ces notes, l'important et précieux travail des **Editions de l'Ariane** (Le Kassandra I, 16, rue Amédée VII. 06300 Nice. titareut@free.fr) qui, depuis 2004, déclinent trois superbes collections, « *Petit Gris* », « *Superpositions* » et « *Tiar* ». Livres uniques, à tous les sens du terme, rencontres de Tita Reut avec des artistes majeurs, Arman, Villeglé, Jaccard, Coignard, Rancillac, Slacik, James. Des projets à l'œuvre avec Bernard Heidsieck, Bernard Noël, Julien Blaine, Jean-Jacques Lebel...

Dans la vitrine de la librairie :

African Matricule avec des lithos d'Arman... ainsi que Xoxo, Bis repetita, avec Tita Reut et Le livre du témoignage de Jerome Rothenberg, traduit avec Tita...

Dimanche 31 octobre

Expo Basquiat au Musée d'Art Moderne.

Renversant !

Librairie Ignazi.

Michèle m'offre l'agenda Pléiade : dessins d'écrivains : Malraux, Yourcenar, Péret, Saint-Exupéry, Ionesco, Proust, Apollinaire, Artaud, Michaux, Breton...

Heure d'hiver à 4h20...

Verre d'eau glacée...

Lundi 22 novembre 2010

Montcresson. La campagne s'endort sous les feuilles...

Sicilia *bedda*, belle Sicile que l'émigrant regrette. J'écoute :

Iu sugnu n'sicilianu e staiu a America...

Ma pensu a la Sicilia in verita...

bedda, c'est la bella italienne que le ténor Roberto Alagna (2008, Sicilien Roberto Alagna, Universal Music Classics, France) chante, sicilien d'origine, en treize morceaux traditionnels où il retrempe son identité lui qui, banlieusard, interprétait La Marseillaise le 14 juillet 2005, place de la Concorde.

À partir de Abbalati, une tarentelle, genre que Debussy ou Stravinsky ont illustré jusqu'à Ninna nanna, une berceuse que le ténor a écrite pour sa fille et composée par son frère Frederico, on parcourt avec *Parla piu piano*, le célèbre thème du Parrain, (le seul morceau en italien du disque) onze chants traditionnels, *Mi votu*, Je me retourne, une plainte désespérée :

Je te laisserai quand ma vie sera finie ;

en valse ponctuée de la guimbarde sicilienne populaire.

Ciuri, ciuri, Fleurs, fleurs de toute l'année, je te rends ton amour, je tombe du lit si je rêve à toi, *casco du lettu si mi'n sonnu a tia*, une des mélodies les plus entraînantes du répertoire de Sicile...

Carreteri, les charretiers où subsiste l'influence arabe...

Jeudi 25 novembre 2010

Neige sur la campagne où je me repose d'un sale truc au poumon...

Je fais un petit tour dans le parc histoire de prendre l'air...

Les nouvelles sont sinistres : le choléra s'étend à Haïti, frasques Sarko, femmes battues, Fillon-la-rigueur...

Pour me sortir de ce borbier sinistre, *tiro tiro la la*, je continue *le chant des carreteri, lu cantu di lu carriteri, ca nuddu si lu po scundari !*

Inoubliable !

Puis, Alagna enchaîne avec la cueillette des poires où l'amoureux tombe de l'arbre et jure de ne plus se marier, *schettu mi staiu...*

Il nous entraîne au marché avec *u porcidduzu*, le porc, la *chitarra* et la *trummata* ; c'est une chanson de banquet dominical...

dans *Sicilia bedda* c'est l'hymne des Siciliens hors du pays et de l'écho des *marazzani cu nustalgia...*

Lu scicareddu, l'oraison funèbre de l'âne ; l'inoubliable, *scicareddu di lu me cori* à la voix de *gran tinori...*

N'tintiriti, un chant d'amour d'un fanfaron troubadour :

fegghia mia quantu si bedda

Quannu ti spogghi prima di curcari...

et laisse ta porte entr'ouverte que je puisse venir à toi les yeux fermés... toi si peureuse même de ton ombre. Et si votre lit est trop étroit vous pouvez vous reposer sur ma poitrine :

si lu lettu vostru e strittuliddu

cca c'e lu pettu miu ppa' arripusari...

Vendredi 26 novembre

Je continue à m'émerveiller de la voix d'Alagna et à traduire, quand je peux.

Si maritau Rosa... e tu ca si a chiu bedda, ti vogghiu marita : je veux t'épouser, toi la plus belle.

Un grand classique traditionnel.

Midi la neige a fondu. Un merle s'envole...

Lectures diverses. Dans le fouillis du déménagement d'Ivry à Montcresson, dans les amas de cartons, je retrouve des numéros de Tel Quel, un Mercure de France 1930 avec un poème de Robert-Edward Hart ? Un autre de 1948 de Reverdy, une NRF de 1926 avec Gide et Green, des Cahiers du Sud, le numéro 5 de L'Éphémère...

Samedi 27 novembre

Il fait très froid avec soleil... onze heures. Je sors acheter du pain... Toujours à Montcresson.

Dominique Deluy est venue nous voir... vers le soir, il neige...

News toujours aussi bonnes !

Si maritau Rosa , un autre grand classique traditionnel repris par Alagna.

Le printemps vient, *ti vogghiu marita tu ca sia chiu bedda...*

Vitti 'na crozza, un dialogue entre un vieillard et la mort : je suis si vieux, je réclame la croix (*la crozza*) et personne ne me répond... Pour terminer *Ninna nanna*, une berceuse qu'Alagna a écrite pour sa fille :

Dormi ciatuzzu miu... dors mon châton...

Un ensemble unique où s'animent la danse, l'amour secret, l'amour désespéré, les fleurs, les fruits et le chant de charretiers, le marché et la nostalgie, l'âne, le mariage et l'adieu au monde.

Dimanche 28 novembre

Onze heures. Soleil vite effacé par le gris. *Silenzio, lecture* ; Sanguinetti, Lorca, Pierre Lévêque, *Colère, sexe, rize...*

« este paysage gris que me rodea. »
(à suivre)

Lundi 29 novembre

Le paysage a blanchi, neige épaisse, « perfection de la neige » (Zanzotto)...

Samedi 18 décembre

Rue Pihet.

Jazz... Nat King Cole...

Saumon french, tartinettes et tarama, bière... Lectures, Petit Palais, librairie *de Balzac à Rodin* à Montparnasse.

Froid terrible, mais la neige a fondu. Visite de Gabriel qui m'offre un bonnet de laine bleu...

La flamme d'Hypérion brûle dans les poèmes de Leopardi, *la titiana lampà...*

Retour de la neige. Aujourd'hui je n'ai pas mis le nez dehors...

Toulon a rossé les *London Irish* 38 à 17 (rugby).

Dimanche 19 décembre

« Je vous tiens pour un con et un lâche »

Ainsi traitait Paulhan, Breton, en 1926.

À quoi Paulhan répondait :

« Il y a longtemps que vous m'emmerdez... »

Qui oserait, aujourd'hui, une telle franchise ? Ça se passait un mois avant la dispute Paulhan-Ponge...

(voir correspondance 1923-1968).

4 heures.

« Vecchi incontrì qui con la poesia » écrivait Zanzotto

« Così comincerebbe la poesia »

Oui, la poésie est surtout une affaire de rencontres. On écrit dès le début avec les textes des autres. Fragments de plagiats. Why not ? Et de commencements...

9 heures.

Il neige toujours. Je me replonge dans le fabuleux livre de Norma Cole, *To be at music, Essays and Talks*, les *profondes* rencontres avec les travaux et les vies d'Oppen, Blanchot, H.D., Niedecker, Jabès, Blaser ; cette merveilleuse ouverture inclut aussi les peintures of Stanley Whitney and Marjorie Welish... Entre autres... selon le critique Raphael Rubinstein... (*Cole is as at home with Xenophanes as she is with Dante*).

Les souvenirs affluent, Norma, San Francisco, les balades en auto, Berkeley, Sausalito, North Beach où erre le fantôme de Jack Spicer... Larry Eigner...

Sa voix ! Bientôt l'encrier sera vide. Vous savez que je me prive d'ordinateur

et refuse le portable. Y a pas de quoi rigoler ! Ce matin où je ressens plus que jamais « un équilibre del terrore... nelle nevi » (Zanzotto)

11 heures.

Il neige toujours. Finement.

Puis, ça redouble...

4 heures.

La neige a fondu.

Rugby Catalans / Leicester, match nul...

Fresh water, Twelvetrees, castrogiovanni...

Nouveau titre :

Vertigo amas de destruction

À contre souffle vent debout souffle Antigone with the wind...


Comme un Sounion où l'ombre du cap s'affole entre cuisses et poils joue.

L'Antigone des eaux avec

les corps astreints les regards crevés

à poursuite du vent pénétration qui monte...

Mediator story : un cardiologue s'appelle Hautecœur !



Liliane Giraudon, Patrick Laffont,

Crèche pudding

episode 11 « corde »

j'étais prêt à me pendre pour .
Jusqu'à ce qu'on demande
corde à l'âme
cède en vagues
nœuds sur nœuds

traces propres aux murs
salir todo
et j'ai frotté toutes
forces
dégager
ce propre
rendre l'entreprise
telle qu'elle est
vraiment
vouée
à
[Tout acte exige]
l'oubli

je respire

LIRE, [Li]

- Bernard Noël**, *L'outrage aux mots*, Oeuvres II, P.O.L
Isabelle Garron, *Corps fut*, Flammarion
Liliane Giraudon, *L'Omelette rouge*, P.O.L
Aragon, *Le Musée Grévin*, Le Temps des Cerises
David Christoffel, *Joubertiade*, opéra parlé, Fidel Anthelme X
Dirk van Bastelare, *Splash !*, Les Petits matins
Christian Prigent, *Compile*, P.O.L
Vladimir Maïakovski, *L'Amour La Poésie La Révolution*, Le Temps des Cerises
Emmanuel Loi, *Sous Presse, culture Kleenex & effets de manchette*, Al Dante
Roger Giroux, *Journal d'un poème*, Éric Pesty Éditeur
Emmanuel Hocquard, *Les coquelicots*, Cimp
Remi Froger, *Reliefs*, Ink
Pierre Garnier, *Poèmes spatiaux*, Fidel Anthelme X
Esther Tellermand, *Contre l'épisode*, Flammarion
Daniel Biga, *Méli-Mémo*, Gros Textes
Maxime Hortense Pascal, *point typographique délaissé*, Fidel Anthelme X
Bill Berkson, *Parties du corps*, joca seria
Michel Robic, *sonnant*, Albertine
Sereine Berlottier, *Attente, Partition*, Argol
Charles Dobzynski, *Je est juif*, roman, Orizons
Laurent Grison/Yvon Guillou, *Arrachures dedans*, Voix d'Encre
J.J.Guglielmi/Bruno Descout, *Une journée sans lunettes*, Passage d'encre
Fabienne Raphoz, *Jeux d'oiseaux dans un ciel vide*, Héros-Limite
Jeanpyer Poëls, *Une fauvette libre libre libre*, Éditions de l'Atlantique
Michaël Palmer, *Première figure*, José Corti
Jalal Toufic, *Distrain*, Les Petits matins
Jean Daive, *Onde générale*, Flammarion
Jean-Charles Depaule, *Sur place*, Cimp
H.D., *Trilogie*, José Corti
Alain Veinstein, *Voix seule*, Seuil
Francis Cohen, *Est-il possible que les arbres du fond ?*, Ink
Emmanuel Giraud, *L'amer*, Argol
Sébastien Smirou, *Un temps pour s'êtreindre*, P.O.L
Pascal Quignard, *Medea*, Ritournelles
François Cariès, *La belle page*, Obsidiane
Éric Suchère / Gilgian Gelzer, ** Variable*, Les Affinités

Abonnement, *[abo]*

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

	1 an (4n°)	2 ans (8n°)
France	45 euros	90 euros
Étranger	65 euros	130 euros

la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de

.....

36, rue Raspail 94200 Ivry-sur-Seine
C.C.P 4294 55E Parisabonnement

Action Poétique [apoe]

Rédaction

36, rue Raspail
94200 Ivry-sur-Seine
action-poetique@orange.fr

Publié avec le concours du

Centre National du Livre
& Conseil Général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef Henri Deluy

Comité de rédaction

Claude Adelen, Yves Boudier, Bruno Cany, Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garron, Liliane Giraudon, Joseph Julien Guglielmi, Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss, Florence Pazzottu, Pascale Petit, Véronique Pittolo, Éric Suchère, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

Secrétariat général Yves Boudier

Secrétaire de rédaction Nelly Picot

Conception graphique Patrick Laffont / **neutraal** design

Diffusion

Les Belles Lettres

Pour les numéros précédant le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Gérant responsable Henri Deluy

Dépôt Légal : juin 2011

N° ISBN : 978-2-85463-207-1

EAN : 9782854632026

ISSN 2106-4091

Commission paritaire CPPAP : 0248 K 45328

Imprimerie

CCI

CS 40097, 9, av Paul Hérault

ZI La Delorme

13344 Marseille Cedex 15

Label imprim'vert

Liliane Giraudon,

Le mot à ne pas oublier



Poltronnerie n.f (de l'ital) lâcheté, couardise

"Cela me repose pour la millième fois l'étrange problème que je n'arrive pas à résoudre : pourquoi tant de poltronnerie chez les intellectuels et de telles et subites défaillances (...) ? ils ont une peur insurmontable de remonter les courants, il faut toujours qu'ils soient portés par le flot -- "du bon côté du manche" -- pas trop loin des honneurs officiels et de l'argent..."

VICTOR SERGE (Carnets)

Henri Deluy,

Brik, à Carthage, Almadida, à Fayoum...

À Carthage, oui, ou à Sousse, Gabès, Kairouan, Tunis, Souk el Arba, Hammamet, Sidi Bou Saïd, ou même El Djem (la Thysdrus des Romains avec son splendide amphithéâtre), ou encore Sidi Bouzid, aujourd'hui de sinistre mémoire...

À Fayoum, oui, ou au Caire, Alexandrie, Assouan, Port Saïd, Suez, Zagazic, près des ruines du vaste temple de Bubastis (construit près de 4000 ans avant notre ère), dans l'oasis de Bahariéh, au bord de la mer, comme au bord du désert...

En Tunisie comme en Égypte, on mange, on boit, pas n'importe quoi, pas n'importe comment.. Vieilles traditions culinaires, et apports de toutes sortes, de tous horizons (surtout des pays colonisateurs ou proches : France, Angleterre, Italie, Grèce, Turquie, Moyen Orient...), héritières des plus vieilles cuisines du monde (la Mésopotamie n'est pas très loin..).

Les couscous, les tajines, le qahwa...

bien sûr, et les merguez, les kebab, les méchouis, les citrons confis, la harissa, les hachis de pigeons, de poissons, de coquillages, de volailles, pour garnir la pâte feuilletée (*malsonga, dioul..*), nécessaires au bourek d'Algérie, à la pastilla du Maroc, au brik de Tunisie...

Salades à l'orange ou aux légumes crus, loups farçis au fenouil, langues de boeuf, *ouided* (couscous poisson), *samia* aux pois chiches et aux coings (pointe de safran..), et, bien sûr, les *tajines* (au fromage, à l'agneau..), les *macarons*, les *anneaux* aux amandes, les *baklavas*, les dates fourrées, les *makrouds*, les cornes de gazelle (pâte d'amandes), et les thés, les vins de Carthage, de Sidi-Tabet..

Et les étoiles de Ryad, les saucisses de viande aux oeufs, les poivrons égyptiens, le ragoût aux aubergines, la *mouhallabiah* (eau de rose, farine de riz, cardamome, safran..), et le café arabe (le *qahwa*)..

Brik, Bestel, Cigare...

Brik, le mot désigne une feuille fine de pâte feuilletée, et, par extension, un chausson farçi avec toutes sortes de produits. Le plus simple, le plus répandu, le *brik* à l'oeuf :

Dans une assiette, casser un oeuf cru entier sur une feuille de brik, avec oignon et persil hachés, sel, poivre...

Fermer la feuille en forme de carré, presser fortement les bords pour qu'ils se soudent bien, plonger rapidement dans une friture, égoutter, poser un bref instant sur du papier absorbant, servir avec rondelles de citron..

Autre recette, plus sophistiquée, le *brik* aux fruits de mer :

Faire cuire les moules, les crevettes, éventuellement de toutes petites cigales de mer, décortiquer, découper, faire revenir avec oignon, persil, coriandre frais, ajouter au dernier moment l'oeuf entier, poser cette farce sur la feuille de brik, la replier en formant un triangle, souder les bords, plonger dans la friture.

Les *briks* accompagnent traditionnellement la *chorba*, soupe passée, avec viande de mouton en boulettes, pois chiches, tomates, courgettes, oignons, blé vert..

Bestels et *cigares* sont des dérivés des *briks*, seules les formes changent..

Almadina : Le plat de la ville illuminée

Il serait lié à une ville sainte, proche de La Mecque, illuminée par la lumière divine, et d'où viendrait la recette.

Soit :

Mettre une épaule de mouton à bouillir dans de l'eau salée, écumer, ajouter de la cannelle moulue, laisser venir un long moment (une bonne heure suivant la grosseur de l'épaule), sortir la viande, la réserver. Remettre le bouillon au feu avec cardamome et poignées de maïs, un petit quart d'heure de cuisson, ajouter une belle quantité de riz à cuire dans ce bouillon, frotter l'épaule réservée avec un mélange oignon haché, cannelle, cumin, jus de citron.

Laisser reposer un instant puis faire brunir l'épaule de tous côtés. Servir tranchée, avec le riz et une sauce, préparée au préalable (tomates, oignon, piment, ail, tahina - décoction à partir de graines de sésame - , jus de citron, vinaigre..).

Servir très chaud.

Une cuisine riche, pour appétits solides, aux vertus cependant très délicates, à consommer calmement, bavardages à l'appui...

Hauteur des couleurs, hauteur des saveurs, bouquet garanti, pour gourmands mangeurs, amateurs d'épices et d'aromates relevés, gastronomes aux dents longues, gourmets un peu goinfres et baffeurs raffinés.

Une table pour toutes et tous..

